

10 juin 1881

Abbé Dubois

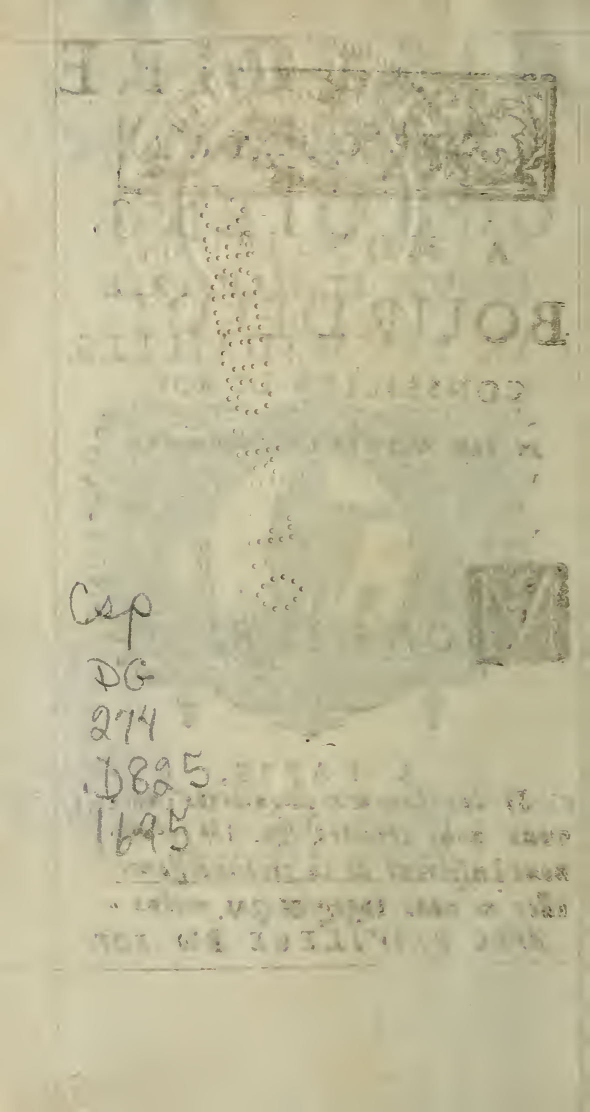
HISTOIRE
DES QUATRE
GORDIENS,
PROUVÉE ET ILLUSTRÉE
PAR LES MEDAILLES.

par l'Abbé du Bos.



A PARIS,
Chez FLORENTIN & PIERRE DELAULNE, ruë S. Jacques, au dessus de la ruë des Mathurins, à l'Empereur.

M. DC. XCV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



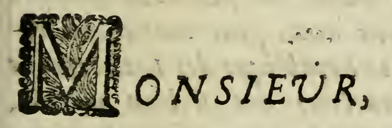


A MONSIEUR

BOURDELOT,

CONSEILLER DU ROY,

ET SON MEDECIN ORDINAIRE.



ONSIEUR,

Si les faveurs ſingulieres dont vous nous comblez tous les jours, nous inſpirent de la reconnoiſſance, elles ne nous engagent pas moins à

vous la témoigner. Il y a long-temps que nous sommes persuadez de cette obligation, & l'occasion seule nous manquoit pour y satisfaire. Les sentimens d'un nouvel Auteur sur l'opinion des quatre GORDIENS s'offrent heureusement à nos desirs. Vous nous avez paru faire cas de l'Ouvrage; & cette raison nous fait prendre la liberté de vous le dédier. Nous n'avons pas en cela moins d'empressement de vous persuader nôtre gratitude, que de faire connoître au Public le penchant naturel que vous avez pour tout ce qui regarde la Republique des Lettres, dont vos Ancêtres ont si bien merité, qu'elle en doit une espece de Tribut à vôtre Famille. Il est à propos qu'elle apprenne que vous marchez sur les traces sçavantes des BOURDELOTS; que vous en augmentez chaque jour la gloire par vos soins; & que vous luy faites esperer

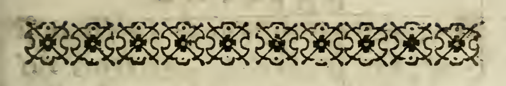
de nouveaux avantages par le credit que vôtre merite & vos emplois vous ont acquis dans le monde. Il paroît assez que feu Monsieur l'Abbé Bourdelot vôtre Oncle ne se trompoit point dans ses conjectures, lorsqu'il a crû que vous soûtiendriez dignement un nom si distingué parmi les Sçavans du premier Ordre.

C'est la parfaite connoissance de vôtre capacité qui a déterminé Monseigneur le Chancelier à vous donner depuis si long-temps à la Republique des Letres pour un de ses Aristarques. Quand il n'y auroit que le choix qu'un Magistrat si illustre a fait de vous pour cet employ, & pour vous attacher à sa Personne, cela convaincroit les plus difficiles à souscrire à la gloire d'autruy; Mais, MONSIEUR, *le rang auquel* LOUIS LE GRAND, *vous a élevé, surpasse infiniment tous les Eloges que nous pourrions faire. Ce*

ſont là les ſentimens du Public auſſi bien que les nôtres. Agréez, s'il vous plaiſt, que nous les conſacrions icy, & qu'en publiant combien nous vous ſommes dévoüez, nous vous aſſurions que perſonne n'eſt avec plus de reſpect & plus de reconnoiſſance,

MONSIEUR,

Vos tres-humbles & tres-obeïſſans ſerviteurs,
LES FRERES DELAULNE.



PREFACE.

LA ſcience des Medailles n'eſt pas de meilleure condition que toutes les autres ſciences. Elles ont eu leur commencement, elles ont eu leur progrès ; & les nouvelles découvertes qui s'y font de jour en jour, nous apprennent qu'elles n'ont pas encore atteint leur derniere perfection. Comme donc les Phyſiciens, les Aſtrologues, les Géometres ne peuvent juſtement condamner une opinion, parce qu'elle eſt inoüie & nouvelle; de même les Antiquaires ne doivent pas ſe ſoûlever contre un ſentiment, parce qu'il eſt nouveau, & qu'il ne ſe trouve dans aucun Auteur. La verité eſt éternelle, mais les hommes ne

meritent pas qu'elle ſe preſente à eux tout d'un coup ; il faut que le temps & l'étude diſſipent peu à peu les tenebres qui la leur cachent ; il faut que la raiſon la leur faſſe embraſſer preſque malgré eux, & qu'elle employe toute ſa force pour vaincre leurs préjugez, & la honte de reconnoître qu'ils avoient eſté juſques-là dans l'ignorance ou dans l'erreur. C'eſt ce qui me fait haſarder de mettre au jour la penſée que j'ay euë ſur les Gordiens, eſperant que les Antiquaires équitables, bien loin de la mépriſer pour ſa nouveauté, n'en ſeront que plus vivement preſſez de l'examiner à fond, & peut-être même de la ſoûtenir par des remarques plus ſçavantes que les miennes.

Juſqu'icy l'on n'a compté que trois Gordiens dans l'Hiſtoire Romaine, je pretends y en trou-

ver quatre. Les Medailles m'ont ouvert ce ſentiment, il me ſemble que l'Hiſtoire l'a confirmé; & ſi je me trompe, j'auray du moins cette conſolation, que le ſujet dont il s'agit ne regardant ny la Theologie, ny la Medecine, mon égarement ne fera ny des heretiques ny des aſſaſſins. D'ailleurs, ſi les fautes ſont pardonnables, c'eſt dans la vaſte Science des Medailles, qui ne commence à ſortir de ſon enfance que depuis trente ans. Temps bien court pour l'accroiſſement d'une Science. Les Antiquaires ſe bornoient à connoître les Medailles, à diſtinguer les teſtes & les revers rares d'avec les communs: La penetration des plus habiles n'alloit pas au delà de l'explication d'un revers, qui expoſoit quelque celebre bâtiment, ou les trophées de quelque fameuſe victoire. L'u-

ſage que l'on fait des titres des Empereurs, differemment reïterez, & des dattes dont elles ſont chargées, pour éclaircir beaucoup de points de l'Hiſtoire & des Coûtumes anciennes, étoit entierement inoüi. Les Grecques mêmes qui ſont à preſent la plus belle partie des ſuites, étoient inconnuës, & j'en appelle à tous les Livres d'Antiquariat imprimez avant 1660 pour prouver que l'on ne pouvoit pas ſeulement en dechiffrer les Legendes. Mais depuis ce temps-là, à quel uſage n'a-t-on pas étendu les Medailles? La Chronologie, l'Hiſtoire, la Geographie & la Mithologie ſe ſont reſſenties de leur utilité. Les Ecrits de Monſieur Vaillant, du P. Noris & de M. Toinard ſont venus: Combien d'éruditions avons-nous appriſes de Meſſieurs Spanhein, Baudelot,

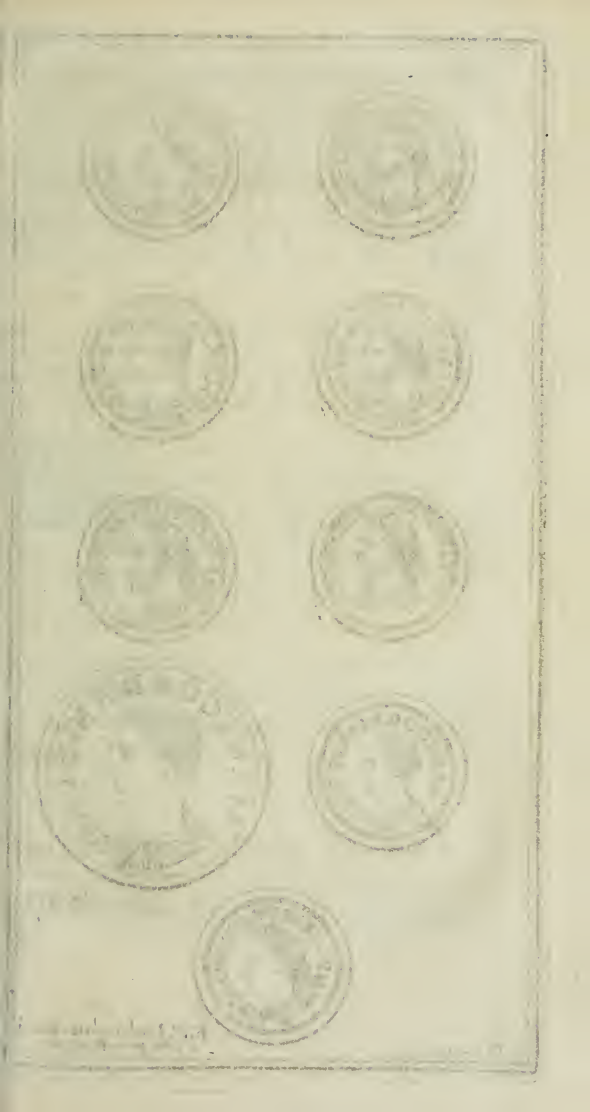
Fabreti, Bellori, Patin, Nicaiſe, du P. Pagi ? Et de combien de belles choſes le P. Hardoüin n'a-t'-il pas rempli ſes Livres ? Peut-être cette Hiſtoire ſera-t-elle aſſez heureuſe pour attirer quelque docte Réponſe, & engager quelques-uns de ces Meſſieurs à un profond examen de la choſe. Je verray toûjours avec plaiſir mes raiſons détruites par de meilleures ; c'eſt en proteſtant ſincerement de cette verité que je finis une Préface, déja trop longue, dans un temps où les amples Préfaces ne ſont gueres plus à la mode que les gros Livres

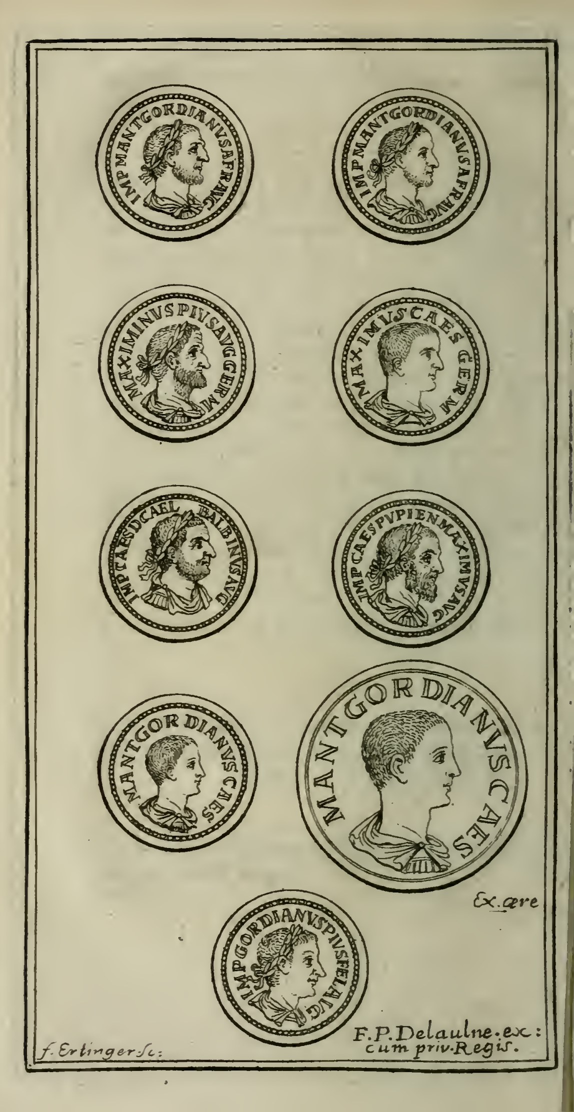
Extrait du Privilege du Roy.

PAr Privilege du Roy donné à Versailles le 3. Juin 1695. Signé DE LA RIVIERE, & scellé du grand Sceau de cire jaune : Il est permis à FLORENTIN DELAULNE, Libraire-Imprimeur à Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre & debiter par tout le Royaume, en un ou plusieurs volumes, un Livre intitulé : *Histoire des quatre Empereurs Gordiens, prouvée & illustrée par les Medailles*, & ce pendant le temps *de huit années* entieres & consecutives, à commencer du jour que le Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois, avec deffenses à tous autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, debiter, contrefaire, ou vendre de contrefaits, sans le consentement dudit Delaulne, ou de ses ayans cause, à peine de trois mil livres d'amende contre les contrevenans, confiscation de tous les Exemplaires, & d'autres peines portées par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires-Imprimeurs le onziéme Aoust 1695.
Signé P. AUBOUYN.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 30. Aoust 1695.




IMP MANT GORDIANVS AFR AVG
IMP MANT GORDIANVS AFR AVG
MAXIMINVS PIVS AVG GERM
MAXIMVS CAES GERM
IMP CAES D CAEL BALBINVS AVG
IMP CAES PVPIEN MAXIMVS AVG
M ANT GORDIANVS CAES
M ANT GORDIANVS CAES
Ex ære
IMP GORDIANVS PIVS FEL AVG
f. Ertinger sc:
F.P. Delaulne. ex:
cum priv. Regis.



HISTOIRE

DES QUATRE GORDIENS.

TOUT ce que je pourrois dire de l'utilité des Medailles, seroit fort au dessous de l'idée que l'on s'en est faite. Il y a peu de Sçavans qui n'ayent lû le beau Livre que Monsieur Spanheim nous a donné, sur leur usage & sur les avantages que l'on en peut tirer, & tous ceux qui l'ont lû, en sont demeurez convaincus. Mais rien ne releve plus l'utilité des Medailles, que l'obscurité qui regne dans l'Histoire de la pluspart des Empereurs Romains; elle est pleine de difficultez que l'on ne sçauroit résoudre sans leur secours, & il y a des endroits que l'on ne peut entendre, si elles ne les expliquent.

C'eſt par leur moyen que j'ay trouvé dans l'Hiſtoire qu'il y avoit eu quatre Gordiens, au lieu de trois que l'on compte ordinairement, & que j'explique deux ou trois paſſages de Capitolin, auſquels on ne ſçauroit donner un ſens raiſonnable dans l'opinion ordinaire. Monſieur de Longpré eſt celuy qui m'a donné les premieres ouvertures ſur ce ſujet. Comme il ſçait non-ſeulement amaſſer des Medailles, mais encore s'y connoître, les differences qu'il remarqua entre les Medailles que l'on donne toutes ordinairement à Gordien Pie, luy firent penſer qu'elles ne pouvoient pas appartenir au même Prince. Il me communiqua ſes conjectures, & je vis d'abord que les Medailles eſtoient de ſon opinion. Cela me porta à conſulter le peu d'Hiſtoriens qui nous reſtent de ce ſiecle; & bien loin d'y trouver quelque choſe qui détruisît le ſentiment de mon ami; au contraire, j'y rencontrai beaucoup de paſſages qui me parurent l'appuyer tout à fait. L'opinion de Monſieur de Longpré devint bientoſt la mienne : elle m'avoit ſemblé au commencement un paradoxe,

mais ensuite elle me parut assez vraysemblable, pour en faire part au public. Il est en droit de prononcer sur tout ce qui s'appelle Nouvelle Découverte, & c'est lui qui nous apprendra ce que nous devons penser sur nôtre nouveau Gordien. Avant que d'exposer les preuves de mon opinion, j'ay crû à propos de donner un plan de l'Histoire des Gordiens, pour rendre mes raisons plus sensibles, & pour en faciliter l'intelligence à ceux à qui l'Histoire Romaine n'est pas tout à fait presente.

L'an de Jesus-Christ 235.
& de Rome 988.

Maximin avoit réüni les sentimens du Peuple & du Senat, qui n'avoient été que trop souvent partagez : Il étoit également haï de ces deux Corps ; & depuis que Rome étoit passée sous la domination des Empereurs, s'il y en avoit eu de plus méchans, il n'y en avoit pas encore eu qui se fût attiré plus universellement l'aversion de tout le monde. Ce Prince étoit né en Hongrie, mais il n'avoit de barbare que la naissance, dans un siecle où la cruauté estoit le vice ordinaire des Empereurs. La nature lui avoit donné

un corps d'une grandeur extraordinaire; il avoit l'eſprit vaſte & entreprenant, perſonne n'entendoit mieux que lui à diſcipliner des troupes, auſſi ne pardonnoit-il preſque jamais aux ſoldats, à moins que des vûës particulieres ne l'obligeaſſent à les ménager, intrepide dans le péril, & ruſé dans les affaires, rien ne paroiſſoit au deſſus de ſa capacité; mais ſon ambition avoit gâté ſon cœur, ou l'avoit déja trouvé corrompu. Et comme il n'aſpiroit à rien moins qu'à l'Empire, tous les chemins qui pouvoient l'y conduire, lui parurent legitimes, & il ne chercha plus que ceux qui pouvoient l'y mener plus promptement. La baſſeſſe de ſa naiſſance ne lui avoit pas d'abord donné d'autre rang dans les troupes, que celui de ſimple ſoldat. La force & la grandeur de ſon corps le diſtinguerent aiſément de ſes camarades; & dès qu'il eut été fait Officier, ſa valeur & ſon application au ſervice, le mirent bien-tôt au nombre des meilleurs Capitaines de l'Empire. Ce fut en cette qualité qu'il fut connu d'Alexandre Severe. Comme cet Empereur étoit extrémement debonnaire, & que Maxi-

min sçavoit que l'on ne réüssit jamais mieux qu'en suivant son naturel ; il eut l'adresse de s'accommoder à l'humeur de ce Prince, sans trop contraindre la sienne.

Ce fut par son exactitude extraordinaire à maintenir la discipline militaire qu'il gagna ses bonnes graces : cette exactitude étoit d'autant plus facile à Maximin, qu'elle lui étoit naturelle, & celle de toutes les vertus qui gesnoit le moins son temperament. Alexandre Severe avoit pour lors une grande guerre à soûtenir contre les Allemands. Les legions que l'Empire entretenoit dans ces quartiers ne suffisant pas pour combattre les ennemis, dont toute l'Allemagne avoit grossi les troupes, ce Prince augmenta son Armée par quantité de nouvelles levées, dont il donna le commandement à Maximin, comme à un homme capable de les discipliner, & de leur apprendre à faire la guerre. La valeur de Maximin l'avoit fait estimer generalement par tous les soldats ; & dès qu'il eut entrepris de s'en faire aimer, il ne fut pas long-temps sans s'acquerir leur affection. Dès qu'il s'en vit le maître,

il ſongea à les employer contre ſon Souverain, & dans ce deſſein il mania les choſes avec tant d'adreſſe, que ſans trop ſe commettre, Alexandre Severe ſe vit aſſaſſiner par ſes propres ſoldats, qui proclamerent auſſi-tôt Maximin Empereur. Ce Prince perſuadé qu'il n'y avoit que les ſoldats, qui l'avoient élevé à l'Empire, qui l'y puſſent maintenir, changea tout à fait de conduite à leur égard : Pour gagner leur affection il avoit déja beaucoup relâché de ſa premiere exactitude à les punir, & pour ſe les conſerver, il ſembla l'avoir oubliée entierement. Le deſordre devint bientôt univerſel, & il parut d'autant plus inſuportable aux Romains, qu'il étoit nouveau. Juſques-là, ſi l'on en excepte quelques occaſions, les troupes avoient toûjours vêcu avec beaucoup de diſcipline, même pendant les Guerres civiles, temps où il eſt ſi difficile de la conſerver. On s'en plaignit d'abord à Maximin, mais le refus d'y mettre ordre, fit concevoir aux malheureux, que pour changer de condition, il falloit changer de Prince. Les vûës que l'Empereur avoit priſes pour de nouvelles

guerres, le rendoient ſourd à toutes les plaintes que l'on luy faiſoit contre les troupes, & les ſoldats qui ſentoient le beſoin qu'il avoit de leur ſecours pour ſe maintenir & pour executer ſes d ſſeins, devenoient plus inſolens à meſure qu'ils devenoient plus neceſſaires. Pour ſurcroît de malheur, les grandes entrepriſes que meditoit Maximin le rendirent avare, & ſon génie porté à la cruauté, le pouſſa aiſément à mettre en œuvre les Delateurs, moyen court & facile de remplir ſes coffres. Cette eſpece de ſcélerats que l'on nommoit à Rome Delateurs, étoient des gens perdus d'honneur & devoüez à la tyrannie, que les mefiances éternelles de Tibere, & ſes jalouſies contre tout ce qu'il y avoit de grand dans l'Etat, avoient mis en lumiere. Leur emploi étoit de veiller à la conſervation des Loix, & leur métier, de pourſuivre en Juſtice ceux qui étoient devenus ſuſpects aux Princes. Le crime dont ils pretextoient le plus ordinairement leurs accuſations, étoit celui de leze-Majeſté, comme le plus propre à rendre odieux ceux qu'ils vouloient perdre, & ceux qui euſſent hazardé de les

défendre. Si les accuſez ſuccomboient, comme il arrivoit ordinairement, les Delateurs avoient pour recompenſe une partie des biens des malheureux; & la plus conſiderable étoit affectée au Fiſc Imperial. Les bons Princes qui regnerent depuis Tibere, avoient bien fait tout ce qu'ils avoient pû pour détruire la race de ces infames, mais ç'avoit toûjours été ſans effet; & comme il faut bien moins de temps au vice pour s'enraciner, que pour être extirpé, Maximin dés qu'il eut témoigné s'en vouloir ſervir, en trouva ſous ſa main une ſi grande quantité, qu'il ſembloit que l'on n'eût jamais ſongé à les détruire; il les employa également à perdre ceux que de grandes qualitez luy rendoient ſuſpects, & ceux que leurs extrêmes richeſſes faiſoient trouver coupables à un Prince qui croyoit en avoir beſoin. Tout ce qu'il y avoit d'illuſtre dans l'Empire, devint par là ſon ennemi; la pluſpart pour avoir ſouffert, & les autres, parce qu'ils craignoient de ſouffrir. Ils étoient encore mortifiez par les manieres imperieuſes de l'Empereur, qui ſuivant la coûtume des gens de neant

que la fortune éleve, traitoit avec une hauteur insuportable les plus qualifiez de l'Empire. Maximin ne ménagea pas davantage le Peuple que les Grands. Les plus méchans Empereurs avoient toûjours tâché de le mettre dans leurs interests, & lui par une conduite opposée, fut jusqu'à s'emparer des tresors des Villes. C'étoit des deposts que tout le monde regardoit comme sacrez. On n'y touchoit jamais, que pour rétablir les édifices publics, ou pour donner des jeux au Peuple dans les solemnitez, qui demandoient ces sortes de divertissemens. Rien ne contribua plus à le rendre odieux, que les démarches qu'il fit pour s'approprier cet argent; les plus emportez des Empereurs, bien loin d'alterer les fonds destinez à donner des jeux aux Peuples, en avoient fait souvent representer à leurs propres dépens: Le crime parut inoüi à tout le monde, & pour comprendre la haine que les Peuples de l'Empire Romain conçurent pour lors contre Maximin, on n'a qu'à se representer quelle étoit leur fureur pour les spectacles.

Voilà à peu prés où étoit la situa-

tion des esprits de tout l'Empire, quand on apprit à Rome que Gordien Affricain le pere avoit été proclamé Empereur en Affrique. Alexandre Severe predecesseur de Maximin l'y avoit envoyé environ cinq ans auparavant en qualité de Proconsul ou de Gouverneur de la Province, & une conduite fort sage, & tout à fait moderée, jointe à une haute naissance, l'avoient rendu d'abord extrêmement agreable aux Peuples de son Gouvernement. Peu de personnes dans tout l'Empire pouvoient se vanter d'être d'aussi bonne Maison que lui, Metius Marcellus son pere, descendoit de ces Gracques si fameux dans la Republique, & sa mere Ulpia Gordiana dont il portoit le nom, étoit de la famille de Trajan, un des plus grands Empereurs que Rome ait jamais eu. Sa naissance étoit soûtenuë par des biens considerables, qui le distinguoient autant de ses inferieurs, que le noble usage qu'il en sçavoit faire, le mettoit au-dessus de ses égaux. S'il n'eût fallu que gouverner un Etat paisible, la fortune ne pouvoit faire un present plus utile aux Romains, qu'en leur donnant

Gordien pour Empereur. Son âge de quatre-vingts ans lui donnoit une experience dans laquelle il n'y avoit pas d'évenement qui n'entrât. Il aimoit le repos & la tranquilité, sans toutefois être paresseux; il avoit un amour extraordinaire pour la justice, & la rendoit luy-même avec connoissance & exactitude; il n'étoit pas insensible à l'ambition; mais sa passion dominante, étoit de s'acquerir l'affection des Peuples, pour lesquels il avoit aussi une tendresse de pere. Pendant toute sa vie, & le peu de temps que dura son Empire, il sacrifia tellement toutes choses á cette passion, qu'on l'en pourroit blâmer, si un Souverain pouvoit jamais être blâmable pour trop aimer ses Sujets, & pour vouloir en être aimé. Son naturel paisible l'avoit porté à l'étude dans ses premieres années: on veut qu'il eût fait des progrès considerables dans les sciences; on ne pourroit du moins douter qu'il n'eût été excellent Poëte, si cette qualité s'obtenoit à force de faire beaucoup de vers. Il avoit composé un Poëme Epique en trente Livres, qui comprenoit la Vie d'Antonin Pie, & de

Marc-Aurele, & il avoit appellé *Antoniniade* cet ouvrage, qui ſelon les apparences ne pouvoit pas être fort regulier. Quel qu'il fût, il eſt peri par un naufrage commun à tant d'autres écrits bons & mauvais. Gordien, encore aſſez jeune, avoit épouſé Fabia Oreſtilla, fille d'Annius Severus, & il eſt important icy de remarquer qu'il en eut deux enfans, Gordien Affricain le jeune, Empereur comme ſon pere, & une fille nommée Métia Fauſtina, qui épouſa dans la ſuite Junius Balbus, de qui elle eut un fils, connu ſous le nom de Gordien Pie, & qui fut auſſi Empereur. Gordien Affricain le jeune eut auſſi un garçon, qui eſt nôtre nouveau Gordien confondu juſqu'icy avec Gordien Pie ſon couſin. Gordien Affricain le pere ſortoit de ſon ſecond Conſulat, où il avoit été le Collegue d'Alexandre Severe, lors qu'il fut envoyé en Affrique. Il avoit exercé ſon premier avec Caracalla, & les Hiſtoriens remarquent qu'il avoit été aſſez bien auprès de ce Prince, nonobſtant toutes ſes bonnes qualitez. De ſi beaux endroits avoient joint l'eſtime des Affricains à l'affection qu'ils luy portoient

lorsque la fortune l'éleva à l'Empire, par les mêmes moyens que Maximin avoit crû employer avec succès pour diminuer le credit qu'il s'étoit acquis dans son Gouvernement, & dont ce Prince avoit pris ombrage. Il connoissoit Gordien; & comme il ne doutoit pas que sa tyrannie n'eût rendu sa domination odieuse à tous les bons Romains, il haïssoit ce Proconsul, qu'il supposoit ne pouvoir manquer de le haïr. Pour mettre cet ennemi hors d'état de se faire craindre, il avoit envoyé en Affrique pour Intendant un homme qui lui êtoit entierement dévoüé, & qu'il croyoit capable de s'opposer à la trop grande autorité du Gouverneur de la Province. Cet Officier au lieu d'enlever à Gordien l'affection des peuples par les mêmes voies dont s'étoit servi ce Proconsul pour la gagner, contribua au contraire à affermir le credit qu'il vouloit détruire, en se rendant d'abord odieux aux Affricains par des exactions tyranniques.

Les efforts que toute la Province fit auprès de Maximin, pour l'obliger à rappeller son Intendant, furent inutiles, & n'eurent d'autre effet que de

perſuader cet Officier du credit qu'il avoir auprès de ſon Maître ; il en devint plus inſolent, & la haine des Affricains croiſſant à proportion des incommoditez qu'ils en recevoient, il s'en trouva enfin accablé. Il avoit condamné deux jeunes gens de bonne Maiſon, pour une faute aſſez legere, à payer une groſſe amende. La honte parut aux condamnez quelque choſe d'inſuportable, & il n'y eut point d'extremité qui leur parût ſi fâcheuſe, que l'affront de ſubir une Sentence injuſte & ignominieuſe tout à la fois ; ils trouverent moyen d'engager dans leur parti quelques ſoldats de la legion deſtinée à garder l'Affrique, & les ayant joints à leurs amis & à leurs vaſſaux, ils furent attaquer l'Intendant de Maximin, & cet homme qui n'étoit pas en garde contre une pareille entrepriſe, fut tué avant que d'avoir eu le loiſir de ſe mettre en défenſe. Les conjurez ne furent pas long-temps à s'appercevoir de l'extrême peril où le coup qu'ils venoient de faire, les expoſoit : ils avoient offenſé cruellement un Empereur, qui n'épargnoit pas même le ſang innocent, & qui pour faire valoir ſon

autorité, avoit interêt de punir les meurtriers d'un de ſes Officiers avec la derniere ſévérité, il n'y avoit pas moyen de ſe dérober à la vengeance de Maximin, tandis qu'il reſteroit le maître en Affrique; c'eſt ce qui les fit réſoudre à ménager une revolution dans la Province, qui devoit donner à l'Empereur tant d'affaires, qu'il n'auroit pas le loiſir de ſonger à les punir. Perſuadez de la haine univerſelle que tout l'Empire portoit à Maximin, ils ne doutoient pas que ceux qui ſe declareroient les premiers contre ce Prince ne fuſſent ſuivis de bien d'autres; & c'eſt ce qui les encouragea à entreprendre une de ces actions temeraires, que les plus heureux ſuccès ont encore bien de la peine à juſtifier; c'étoit de proclamer Empereur Gordien, ſûrs à la verité de mettre dans leur parti toute la Province, s'il acceptoit l'Empire; mais incertains de la reſolution qu'un vieillard auſſi moderé que lui prendroit. Dans cette ſituation, les conjurez reſolus de ſe declarer, furent chercher Gordien à Thyſdra, Ville conſiderable de la Byzacene, & le trouverent ſortant de l'Au-

diance, que ſa Charge de Proconſul l'obligeoit de donner aux Peuples. Ils lui firent d'abord entendre ce qu'ils ſouhaittoient de lui, & lui demanderent qu'il voulût bien délivrer le monde de la tyrannie de Maximin. Gordien qui comprit auſſi-tôt les perils où il s'expoſoit lui & ſa famille, & que ce qu'on demandoit de lui n'étoit pas ſi facile, parla d'abord de refuſer l'Empire. Les autres, après avoir inutilement tâché de réveiller ſon ambition, s'apperçurent bien que la crainte ſeroit toûjours la plus forte dans l'eſprit d'un vieillard. Ils l'attaquerent donc par ce foible, & ſçurent lui repreſenter ſi efficacement, qu'il n'y avoit pas de milieu entre le Thrône & le précipice, pour un ſujet auquel l'on a offert l'Empire, qu'il ſe rendit enfin à leurs inſtances. Ce ne fut pas ſans proteſter que s'il acceptoit la ſouveraine Puiſſance, c'étoit pour tâcher ſeulement de mettre ſa famille à couvert de la vengeance de Maximin, qui ne pourroit jamais lui pardonner d'avoir été trouvé digne d'occuper ſa place. Gordien ayant été proclamé Empereur à Thyſdra, n'y reſta qu'autant de

temps

temps que le demandoient les affaires de la Province : aussi-tôt qu'il y eut mis ordre, il partit pour Carthage. Cette Ville, qui pour le nombre de ses Habitans, & pour son opulence, ne le cedoit qu'à Rome, & le disputoit même à Alexandrie, qui passoit ordinairement pour la seconde Ville de l'Empire, parut au nouvel Empereur plus commode que le lieu ordinaire de sa residence, pour faire les préparatifs d'une guerre qu'il jugeoit inévitable. D'ailleurs la mer lui donnoit à Carthage plus de facilité pour envoyer & recevoir des nouvelles d'Italie, & pour faire réüssir les mesures qu'il prenoit pour mettre Rome dans son parti. Il arriva à Carthage avec toutes les marques de l'Empire ; & faisant porter devant lui le feu qui en étoit une des principales. Le peuple qui l'aimoit comme son pere, & qui avoit déja éprouvé la douceur de son Gouvernement, reconnut sans peine le Proconsul pour son Souverain. Il fit avec plus d'allegresse que de coûtume ce qui s'execute en pareille rencontre, & ce fut en témoignant les plus grands transports de joie, qu'il brisa les statuës de

Herod. lib. 7.

Maximin, & qu'après les avoir traînées dans la bouë ; il mit en leurs places celles du nouvel Empereur, ornées de fleurs & couronnées de lauriers. Le Peuple de Carthage servit d'exemple au reste de la Province, & en fort peu de jours Gordien se vit le maître de tout ce que les Romains avoient conquis en Affrique, avec tant de peines & tant de longueurs. Ces revolutions extraordinaires, & qui surprennent si fort ceux qui n'ont pas d'habitude avec l'Histoire de l'Empire Romain, n'ont rien qui étonne ceux qui ont étudié la constitution de cet Etat, & les ressorts qui le faisoient mouvoir. L'Histoire des Empereurs, n'est quasi qu'un tissu de semblables évenemens, & comme ils n'arrivoient jamais, sans causer de grandes effusions de sang & sans affoiblir beaucoup l'autorité du Gouvernement, ils ont insensiblement alteré l'Empire Romain, & ont enfin causé l'entiere ruine d'un état qui auroit duré toûjours, s'il ne se fût détruit lui-même.

Les premiers soins du nouvel Empereur, furent de mettre Rome dans son parti. Il y envoya pour cet effet un nom-

bre honorable de Deputez, parmi lesquels Zozime remarque, que Valerien qui fut depuis Empereur, étoit déja considerable. Ils étoient chargez de Lettres fort honnêtes pour le Peuple, & pour le Senat. Capitolin nous a conservé celle qu'il écrivoit au Senat, & nous voyons qu'il luy mandoit, que bien que les Affricains l'eussent proclamé Empereur, & qu'il eût déja pris les marques de l'Empire ; ce ne seroit neanmoins qu'après son consentement qu'il s'en croiroit veritablement le maître. Son autre Lettre étoit remplie de tout ce qui pouvoit gagner le peuple & les soldats, & il leur promettoit des largesses extraordinaires en bled & en argent.

Gordien ne se reposa pas tellement sur l'effet que devoient produire ses Lettres chez des personnes animées déja contre son ennemi, qu'il ne prit d'ailleurs toutes les mesures necessaires pour lever les obstacles qui pouvoient empêcher que Rome ne se declarât pour lui. Vitalien étoit à craindre, & le mal qu'il pouvoit faire, fut cause que l'on songea d'abord à le mettre hors d'état

de nuire. Ce Vitalien commandoit à Rome ce qu'on appelloit *Militia urbana*, les Troupes de la Ville. L'Auteur de la nouvelle Hiſtoire des Empereurs, croit qu'il faut entendre par là ce qui étoit reſté de Cohortes Prétoriennes à Rome; mais ceux qui connoiſſent l'Empire Romain ne ſeront pas de ſon avis, *Militia urbana*, comprenoit non ſeulement les ſeize cohortes Pretoriennes, mais auſſi les quatre cohortes deſtinées à la garde de la Ville, *Cohortes urbanæ*, & les troupes qui faiſoient le guet la nuit dans les ruës & au Palais : *Vigiles & ſpeculatores*. Le chef de tant de troupes, n'étant pas un ennemi aiſé à abattre, ſi on l'entreprenoit à force ouverte; Gordien pour s'en défaire, eut recours à l'artifice. Il envoya à Rome le Queſteur de ſa Province, homme de teſte & de main, ſous pretexte de rendre à Vitalien des dépêches preſſées, dont il avoit été chargé par Maximin, il ſe fit introduire dans ſon cabinet, où il le renverſa mort d'un coup de poignard. Perſonne n'en fut allarmé, & bien des gens même crurent que cet aſſaſſinat ſe faiſoit par ordre de

Tacit. Hiſt. lib. pri. ſect. 89. 2. ſect. 11. 93. & 94.

Ces troupes faiſoient environ 25000. hommes.

Maximin, qui avoit accoûtumé de ſe défaire de cette maniere de ceux qu'il avoit interêt de perdre. Dés que les Deputez de Gordien virent mort le ſeul homme qu'ils redoutoient, ils s'ouvrirent à Syllanus pour lors Conſul, qui fit aſſembler le Senat extraordinairement le 27. May de l'année de Rome, 990. Il expoſa d'abord l'Hiſtoire de l'élection de Gordien, & dit enſuite qu'il étoit de l'intereſt de la Republique de ſe declarer pour lui, & que le temps étoit venu de changer un Empereur auſſi cruel que Maximin, contre un Prince juſte & debonnaire. Il lût aprés ſon diſcours la Lettre que Gordien écrivoit au Senat, & ſa modeſtie charma tellement toute l'Aſſemblée, que ſans une plus ample déliberation, les Senateurs proclamerent Empereurs & Conſuls les deux Gordiens pere & fils, ils decernerent la Preture à un troiſiéme Gordien, fils de Gordien Affricain le jeune, & celui que nous croyons juſqu'ici avoir été inconnu, & le declarerent en même-temps Ceſar.

L'on proſcrivit auſſi Maximin & ſon fils, & les Senateurs tout d'une voix

les declarerent eux & leurs adherans ennemis de la Patrie. Ce qui se passoit au Senat, vint bien-tôt à la connoissance du Peuple; des amis du nouvel Empereur pour l'engager encore plus aisément dans leur parti, firent courir en même-temps des nouvelles supposées, qui disoient la mort de Maximin; & comme la populace croit avidement la mort des Princes qui luy sont odieux, ce ne furent bien-tôt par toute la Ville que des cris de joie, des acclamations en faveur des Gordiens & des imprecations contre Maximin. Les Romains se porterent à son égard aux dernieres extremitez où peut aller une populace furieuse qui cesse de craindre un Maître qu'elle hait avec passion. Le moindre outrage que l'on fit aux Statuës de Maximin & de son fils, (chose sacrée chez les Romains) fut de les briser. A voir l'acharnement avec lequel on leur insultoit, on eût crû que le peuple étoit persuadé que cela feroit une peine extrême à Maximin, & qu'il se vangeoit par là des maux que cet Empereur lui avoit fait souffrir. Les Officiers de ce Prince voulurent en vain s'échapper, la fuite réus-

ſit à tres-peu, & les autres éprouverent toute la fureur d'un Peuple qui punit à ſon gré les Miniſtres de la tyrannie d'un Prince qu'il croit mort.

Le bruit qui avoit couru de la mort de Maximin s'étant bien-tôt diſſipé, ce fut au Senat à pourvoir aux perils dont Rome & toute l'Italie étoient menacez par la vie de ce Prince. Ce Corps choiſit les vingt Conſulaires qu'il crut les plus capables d'un emploi ſi difficile. On ne s'aſſura pas encore tout à fait ſur leurs ſoins. L'ennemi étoit à la tête d'une armée aguerrie & accoûtumée à vaincre ſous lui, on avoit peu de troupes que l'on pût lui oppoſer, & il le falloit vaincre avec ſes propres ſoldats. L'on mit donc à prix la tête de Maximin, & l'on propoſa à ſes meurtriers des ſommes beaucoup plus conſiderables que celles des autres proſcriptions; le Senat voyant bien qu'il étoit impoſſible qu'une groſſe ſomme d'argent ne trouvât des traîtres, ou n'en fit dans l'armée ennemie. Ses conjectures furent heureuſes, & la proſcription réïterée de Maximin eut, comme nous le verrons dans la ſuitte, tout le ſuc-

cès que l'on en pouvoit attendre.

Tandis que ce que nous venons de raconter se passoit en Affrique & à Rome, ce Prince étoit en Thrace, & y faisoit la guerre aux Barbares avec assez d'avantage. Il y apprit tout à la fois que Gordien avoit été proclamé Empereur à Carthage, & reconnu à Rome en cette qualité, que tout suivoit l'exemple de la capitale de l'Empire, & qu'il ne pouvoit compter que sur son armée, encore la proscription devoit-elle la lui rendre suspecte. Des nouvelles aussi fâcheuses, étoient capables de faire entrer en fureur un Prince moins emporté que Maximin; je ne m'étonne donc pas de toutes les extravagances que les Historiens lui font faire dans cette occasion. Je croirois même que son transport auroit été jusqu'à vouloir arracher les yeux à son fils Maxime, si Capitolin ne nous apprenoit que ce jeune Prince étoit absent, lors qu'on instruisit Maximin de ce qui s'estoit passé contre lui à Carthage & à Rome. Il fit aussi-tôt assem- ggestum. bler ses troupes, & étant monté sur le Tertre, d'où le General avoit coûtume de haranguer ses soldats, il s'em-

porta avec violence contre le Peuple Romain, & leur apprit qu'on vouloit lui ôter l'Empire. Quoi qu'il n'ait pû reciter qu'une Harangue, les Historiens en rapportent de fort differentes : celle que Capitolin nous a conservée, me paroît être la veritable. Elle est du moins la plus conforme au caractere de ce Prince, & à la situation de ses affaires. D'ailleurs Capitolin n'écrit pas de génie comme les autres Historiens; il raconte simplement les faits & en Compilateur exact, il rapporte presque toûjours les pieces originales. Nous examinerons dans nos preuves la Critique que l'on a faite de cette Harangue; il suffit à présent de remarquer que Maximin dit à ses soldats, que le Senat a fait Cesar un petit fils de Gordien, incident qui ne pouvant s'entendre de Gordien Pie, comme nous le dirons dans la suite, montre manifestement qu'il y a eu un quatriéme Gordien. Herodien semble dire que Maximin se mit aussi-tôt en marche pour descendre en Italie; mais il n'y a pas d'apparence de pouvoir entendre à la Lettre le passage de cet Historien, puisque ce Prince ne fut tué qu'au Prim-

Anno urb. Chr. 991.

temps de l'année ſuivante devant Aquilée, par le ſiege de laquelle il avoit commencé la guerre. Il y a donc beaucoup de vray-ſemblance que ſuivant l'opinion du P. Pagi, il employa le reſte de l'année de Rome 990. à faire les preparatifs d'une guerre, qui ne pouvoit être que difficile, n'y ayant pas d'autre moyen de faire la paix avec le Senat, que de lui faire une vigoureuſe guerre.

Pagi ad An. Ch. 258. in Cr. ad Ann. Baron.

Tandis que les incidens que nous venons de raconter, ſe paſſoient en Europe, les choſes changerent entierement de face en Affrique. Capellien avoit été fait Gouverneur de Mauritanie par Maximin, & il étoit actuellement à la tête d'une armée deſtinée à empêcher les Maures barbares de venir ravager les terres de ceux qui reconnoiſſoient la puiſſance de l'Empire, & à conſerver par là l'abondance dans Rome, qui tiroit toutes ſes proviſions d'Affrique. L'importance de cet employ & le choix d'un Empereur qui ſe connoiſſoit en hommes, & qui ſçavoit les employer, nous perſuade que Capellien devoit être un homme de merite dans les armes. Son naturel gene-

reux, & qui ne luy permettoit pas de faire une iujustice lorsqu'il n'y étoit pas obligé par des ordres précis de son Maître, l'avoit rendu assez agreable aux Peuples de son Gouvernement, & Ministre d'un Prince extrêmement haï, il ne laissoit pas d'être aimé. La jalousie qui ne manque jamais de broüiller les Gouverneurs voisins, sur tout lors qu'ils sont éloignez de leurs Maîtres, l'avoit commis avec Gordien. Celui-ci sans songer qu'il étoit indigne d'un Empereur Romain de prendre la querelle d'un Gouverneur d'Affrique, avoit envoyé dès qu'il l'avoit pû faire un successeur à Capellien. Cet homme qui peut-être n'auroit jamais songé à remüer, si l'on l'eût laissé en repos, entreprit aussi-tôt de soûtenir le parti de Maximin, puis qu'il ne pouvoit plus conserver son Gouvernement, s'il ne conservoit l'Empire. Dans cette resolution il ramassa ses troupes avec beaucoup de diligence, & les ayant grossies par la jonction des jeunes gens de sa Province qui se trouverent en état de porter les armes, il se vit bien-tôt à la tête d'un corps d'armée considerable. Comme il sçavoit que le

temps eſt le ſecours le plus neceſſaire à ceux qui ſe revoltent contre leurs Princes, il tira droit du côté de Carthage, & deconcerta par ce mouvement toutes les meſures que l'on auroit pû prendre, pour une longue & ſûre reſiſtance. Gordien le pere raſſembla neanmoins malgré ſa ſurpriſe le plus de troupes qu'il lui fut poſſible; & comme ſon âge de quatre-vingt ans le rendoit incapable des fatigues de la guerre, il mit à leur tête Gordien Affricain le jeune ſon fils, Prince, à qui il ne manquoit que l'experience pour être un grand Capitaine; & ſi ſon pere avoit encore malgré ſon grand âge toute la vigueur d'eſprit d'un jeune homme, il avoit luy dans un âge qui n'étoit pas encore trop avancé, toute la prudence du vieillard le plus conſommé; mais l'impatience des Cathaginois, dont ſon armée étoit preſque entierement compoſée, lui rendit inutile toute ſa prudence. Ses troupes étoient nombreuſes à la verité, mais ſans experience, & incapables de ſoûtenir l'effort des vieux ſoldats de l'armée ennemie, accoûtumée d'ailleurs à combattre & à vaincre ſous ſon General. Gordien qui

connoissoit son foible & ses ressources, vouloit traîner la guerre en longueurs; mais la jeunesse de Carthage nourrie à l'ombre & dans le repos, étoit incapable de supporter les fatigues d'un long campement, sur tout pendant les chaleurs de l'Esté, où l'on étoit pour lors & dans des plaines où elles se font sentir d'une maniere extraordinaire. Ils En 991.
demanderent donc bataille avec un empressement aussi violent que si ils eussent été certains de la gagner; & comme ils faisoient la partie la plus considerable de l'armée, le General fut obligé de les mener à l'ennemy. Capellien qui connoissoit son avantage, avoit toûjours souhaité d'en venir à une action decisive; & il fut ravi de voir faire aux Carthaginois la moitié du chemin. La bataille ne dura pas long-temps, les Carthaginois qui avoient herité du nom de leurs ancêtres, sans avoir succedé à leur bravoure, ne tinrent pas devant des troupes aguerries, & leur nombre quoique fort supérieur ne balança pas même le combat. Gordien fut tué après avoir fait tout le devoir d'un Soldat & d'un Capitaine, & pour comble de malheur,

les fuyards s'étans retirez à Carthage ne manquerent pas, pour s'excuser, de grossir le nombre des troupes ennemies, & de remplir toute la Ville de terreur & de desolation. L'arrivée de Capellien qui poussoit ses avantages, l'augmenta encore, & les Carthaginois incapables de lui resister, prirent le parti de ne pas l'irriter davantage par une défense inutile, & lui ouvrirent les portes. Les troupes de Maximin y entrerent comme dans une Ville de conquête, & y commirent tous les desordres que peut commettre l'avarice du soldat, appuyée du specieux pretexte de vanger la Majesté du Prince. Après avoir volé les hommes, ils pillerent les Dieux, & dépoüillerent les Temples des ornemens & des offrandes, que la religion des Peuples y avoit consacré. Gordien Affricain le pere en usa en vrai Romain, quand il vit son fils mort, & son ennemi le maître de Carthage, il résolut de prévenir par une mort volontaire, la honte de la captivité & la vengeance de Maximin; & il executa cette resolution en s'étranglant lui-même. Le Peuple qui se plaît à attribuer les évenemens les plus ordi-

naires à des causes extraordinaires, publia que sa mort étoit l'effet du courroux des Dieux, qui cependant ne pouvoient haïr Gordien sans quelque sorte d'injustice. On prétendit même qu'une pluye orageuse tombée immediatement avant le combat luy avoit prédit son malheur; mais il y a beaucoup d'apparence que la valeur des troupes de Capellien eût plus de part dans sa déroute que l'influence des Astres, ou le courroux des Dieux. Gordien Affricain le pere étant assez connu par ce que nous en avons dit ci-dessus, il suffira d'instruire le Lecteur que Gordien Affricain le jeune mort à la bataille, étoit agé d'environ quarante-six ans, lors qu'il perit. Son habileté en Droit l'avoit fait connoître d'Alexandre Severe. Cet Empereur lui donna d'abord une place dans son Conseil, & l'envoya ensuite en Affrique, en qualité de Lieutenant du vieil Gordien à qui il venoit de donner le Gouvernement de cette Province. Ainsi que son pere, il s'appelloit *Marcus-Antoninus-Gordianus-Affricanus*. Herodien veut qu'ils n'eussent pris ce dernier nom qu'en conside-

ration de la Province qui les avoit reconnu Empereurs, mais d'autres veulent que ce fut en memoire de Scipion l'Africain, dont ils croyoient être ou parens ou alliez.

Pour faire connoître ces deux Princes plus particulierement, j'ay jugé à propos de faire ici graver leurs Medailles. La difference qui se rencontre entre le visage d'un homme de quatre-vingt ans & celui d'un homme de quarante, y est extrêmement sensible, & il suffit d'avoir des yeux pour distinguer celle du pere d'avec celle qui appartient au fils. On lit dans l'Histoire des Empereurs qu'un fort habile homme a donnée depuis peu, que les Medailles du fils se distinguent particulierement de celles du pere, en ce que les Medailles du dernier, joignent à ses titres la qualité de grand Pontife, *Pontifex Maximus*; & que celles du fils, l'appellent simplement Pontife, sans y ajoûter le titre de Grand; mais cette distinction est tout à fait imaginaire, dès que Gordien Africain le jeune a été Empereur, il s'ensuit qu'il a été Grand Pontife, & il ne faut qu'être initié de l'Histoire des Em-

pereurs Romains, pour ſçavoir que la qualité de Grands Pontifes, de Tribuns du Peuple, &c. étoit unie inſeparablement à l'Empire. Zozime nous apprend *Lib 1.* qu'environ ce temps-là, c'eſt-à-dire, avant la mort de Maximin, des Gordiens qui paſſoient d'Affrique à Rome, périrent ſur mer, ce qui, comme nous le dirons plus amplement dans nos preuves, ne peut s'entendre que de nôtre Gordien. Les nouvelles de la mort des Gordiens, furent bien-tôt portées à Rome, & elles y cauſerent une conſternation extraordinaire parmy le peuple, qui craint & qui eſpere aiſément. Le Senat après une meure déliberation, declara qu'il n'y avoit pas de ſûreté à ſe ſoûmettre à Maximin, & qu'il y auroit beaucoup moins de danger à continuer la guerre qu'à faire une paix douteuſe avec un ennemy irrité & vindicatif. Les affaires que devoit donner la continuation de la guerre, parurent en ſi grand nombre & ſi difficiles, qu'on ne jugea pas un ſeul homme capable de les conduire, l'on proclama donc tout à la fois Empereurs Pupien & Balbin. Jamais choix n'auroit été plus judicieux que celui du

Senat, & jamais Princes n'auroient mieux soûtenu la majesté de l'Empire, si la mes-intelligence n'étoit pas infaillible entre deux Souverains, qui doivent commander, avec une égale autorité. Balbin étoit d'une des meilleures Maisons de l'Empire, & son cœur & son esprit répondoient à sa naissance. Ses biens immenses pour un particulier le faisoient respecter des Grands, & l'usage qu'il en faisoit, l'avoit fait aimer du Peuple. Quoique ses principaux talens fussent pour la vie civile, il avoit neanmoins été à la guerre, comme y alloient generalement tous les Romains, & il n'y avoit passé ny pour méchant soldat, ny pour mauvais Capitaine ; mais où il avoit le plus brillé, c'étoit dans ses deux Consulats & dans le Gouvernement des plus considerables Provinces de l'Empire, il y avoit fait paroître une connoissance consommée des affaires, & avoit toûjours montré qu'il ignoroit moins que personne, ce grand secret de l'Etat de gouverner les Romains comme un Peuple incapable de soûtenir une entiere liberté, & de souffrir une entiere servitude. Balbin possedoit encore au

souverain degré, ce que les Romains appelloient Urbanité, mot que le terme de *sçavoir vivre*, ne rend qu'imparfaitement en nôtre langue, & l'on remarque même qu'il étoit Poëte passable & excellent Orateur. Son Collegue Puppien Maxime étoit aussi un homme d'un fort grand merite, mais d'un merite tout different. Né d'un pere obscur, il étoit le premier homme de sa race, & ne devoit son élevation qu'à sa propre vertu: son merite l'avoit fait monter jusqu'à la dignité de Consul, après l'avoir fait passer par tous les degrez qui pouvoient conduire un homme de la lie du Peuple à cette Magistrature. Au sortir de son Consulat, il eut successivement l'administration des Provinces armées & desarmées, & il se fit connoître par tout pour un homme qui entendoit assez bien les affaires, & qui sçavoit parfaitement la guerre. On appelloit pour lors Provinces armées celles qui avoient un corps de troupes, campant toûjours; telles étoient l'Allemagne, l'Illirie, l'Angleterre, &c. Les desarmées étoient les Provinces qu'on n'avoit pas jugé necessaires de munir

d'un pareil ſecours, comme étoient l'Italie, l'Achaïe, les Gaules, &c. Le Gouvernement des premieres ſe donnoit ordinairement par le Prince, & celui des ſecondes étoit à la diſpoſition du Senat. Au ſortir de ces emplois, Pupien fut fait Gouverneur de Rome, ſans jamais être cruel, il ſe montra toûjours inflexible, quand il s'agiſſoit de rendre juſtice; & s'étant expliqué pluſieurs fois qu'il aimoit mieux bien faire, que de faire au gré du Peuple, on peut dire que lors qu'il fut élevé à l'Empire, ſi ſon auſterité digne des premiers temps le faiſoit plus eſtimer que Balbin, il étoit generalement moins aimé. Les Hiſtoriens ni les Chronologiſtes ne conviennent pas bien du jour qu'il fut élevé à l'Empire: mais le ſentiment le plus probable eſt, que ce fut le neuviéme de Juillet. Le Pere Petau neanmoins veut que ç'ait été le vingt-cinquiéme du mois de Juin précedent: mais deux puiſſantes raiſons nous autoriſent à ne pas ſuivre ce grand Homme. La premiere que les Conſuls avoient déja changé, & n'étoient plus les mêmes qu'au mois de May préce-

An. urb. 991.

Doct. Tem. l. 11. *c.* 2.

Voyez l'Hiſt. des Emp.

dent. C'étoient Celſus Ælianus & Claudius Julianus qui étoient Conſuls lorſque Pupien & Balbin furent élûs Empereurs; & quand au mois de May précedent les Gordiens avoient été proclamez Empereurs, le Conſulat étoit rempli par Syllanus & Cornelianus, & perſonne n'ignore que c'étoit au premier Juillet que ce faiſoit le changement des Conſuls, ceux de l'année étant entrez en Charge le premier Janvier, en ſortoient ce jour-là, & ils étoient remplacez par ceux que l'on nomme *Suffetes*. D'ailleurs les Auteurs nous aprenent que lorſqu'on aſſembla le Senat pour leur élection, on celebroit à Rome les Jeux d'Apollon, & on ſçait poſitivement que c'étoit au mois de Juillet que l'on en faiſoit la ceremonie. Le Senat qui venoit de mettre ſur le Trône toutes les vertus neceſſaires au Gouvernement des grands Etats, ne ſongea plus qu'à les mettre en œuvre à propos. Pupien qui étoit reconnu pour un General de cœur & d'experience, fut ſupplié de prendre le commandement de l'Armée qu'on deſtinoit contre Maximin, & l'on abandonna la conduite

des affaires à Balbin, que ſa douceur rendoit plus propre à manier les eſprits & à gouverner le peuple, qu'à faire agir des ſoldats, & à donner des batailles. Au ſortir du Senat, les deux nouveaux Empereurs furent au Capitole, Siege des Divinitez tutelaires de l'Empire, rendre les actions de graces, & offrir les ſacrifices que demandoit la Coûtume. En un inſtant tout le Peuple eut appris cette nouvelle; & comme il ſouhaitte toûjours des maîtres qui lui reſſemblent, il apprit avec impatience l'élection de Pupien, dont il connoiſſoit l'auſterité, rien n'étoit plus ordinaire au Peuple Romain, que de paſſer du tumulte à la ſedition; auſſi vit-on bientôt le Capitole aſſiegé par une populace ſeditieuſe & mutinée. Les ſacrifices que l'on offroit aux Dieux, furent interrompus, & le Senat pour faire ceſſer le tumulte, commença par s'informer du Peuple de ce qu'il craignoit, ou de ce qu'il ſouhaittoit. On répondit d'une commune voix, que l'on vouloit avoir un Maître de la famille des Gordiens, que le Senat ayant nommé deux Empereurs; le Peuple Romain pouvoit

bien à ſon tour en nommer auſſi un, que perſonne du Senat ne ſe retireroit chez luy, juſqu'à ce que les choſes euſſent été reglées comme ils le ſouhaittoient. Pupien & Balbin aprés avoir tenté differens moyens de calmer la ſedition, furent enfin reduits au dernier qui leur reſta, c'eſtoit de ſatisfaire le Peuple. Ils envoyerent chercher un petit fils de Gordien Affricain le pere par ſa fille Metia Fauſtina, qui avoit épouſé un Romain de qualité, Junius Balbus, & ce jeune homme qui juſqu'alors avoit été inconnu, fut proclamé Ceſar, c'eſt-à-dire, fut deſigné l'heritier neceſſaire de l'Empire. Il n'eſt pas inutile de remarquer que voila le ſecond Gordien proclamé Ceſar en l'année de Rome 991. & nous ferons voir dans nos preuves, que ce ne peut être le même Prince à qui l'on ait toutes les deux fois conferé cette dignité. Un des premiers évenemens du nouveau regne fut l'Apotheoſe des Gordiens, qu'un Arreſt du Senat declara être du nombre des Dieux. Il n'étoit pas permis à Rome d'adorer publiquement aucune Divinité que le Senat n'eût approuvé ſa Reli-

gion & ſon culte, & c'eſt ce qui empêcha toûjours que les Juifs n'euſſent un libre exercice de leur Loy dans cette capitale. C'étoit une coûtume où la politique avoit plus de part que la devotion, les Romains n'étoient pas naturellement perſecuteurs, & jamais ils n'ont pourſuivi par autorité publique d'autres cultes que ceux qu'ils croioient contraires à l'interêt de l'Empire. Ces Arreſts du Senat en faveur des Empereurs morts n'étoient donc que declaratoires, & jamais les Romains n'ont été aſſez abuſez, pour croire qu'un Arreſt du Senat eût la force de mettre un homme au nombre des Dieux, & rien d'ailleurs n'eſt plus contraire au ſyſteme de leur Religion. S'il eſt permis de comparer les choſes ſaintes aux prophanes, rien ne reſſembloit plus à ces Apotheoſes que nos canoniſations. Le Pape dans ces ceremonies ne pretend pas mettre quelqu'un au nombre des Saints, mais declarer ſeulement qu'un tel pour ſes vertus ayant été reçû dans le Ciel, il eſt permis à la pieté des fideles de l'honorer comme tel, & d'implorer ſa mediation auprès de Dieu. C'étoit là le ſentiment du Senat & de

tous ceux qui ſçavoient leur Religion, & je me ſuis ſenti porter à rendre cette juſtice aux Romains, d'autant plus volontiers qu'il eſt à la mode plus que jamais de leur inſulter là-deſſus par des froides railleries que l'on impute aux Saints Peres, mal-entendus, & qui ne peuvent manquer de paroître tout à fait fades aux gens de bon goût, quand bien meſme elles n'auroient d'autre défaut que d'être repetées une infinité de fois, où il ſuffiſoit de les mettre une ou deux. Ces Auteurs devroient ſonger que meſme pour les meilleures choſes, les redites ont un droit d'ennuyer, qu'elle ne perdent jamais. D'autres font ſur ces apotheoſes de perpetuelles reflexions, qui pour être plus veritables que les diſcours des autres, n'en ſont pas moins rebutantes : Un Chrétien ſçait aſſez ce qu'il doit penſer là-deſſus, & les Pomponius Lætus ſont ſi rares, qu'ils ne meritent pas que l'on prenne des meſures contr'eux. Ce Pomponius Lætus étoit un Grammairien d'au-delà les Alpes, entêté
juſqu'à la folie de Rome & de ſes coû- 1490.
tumes. Quoiqu'il fuſt né dans un ſiecle

Voßi. de Ar. Hiſt. Pa. 33.

tout Chrétien, & long-temps après l'extirpation entiere du Paganiſme; il profeſſoit neanmoins cette Religion de tout ſon cœur. Non content de celebrer la fondation de Rome avec les mêmes ceremonies qui ſe pratiquoient ſous Auguſte, il avoit dreſſé des Autels à Romulus, & il ne tint pas à lui de de devenir l'Apôtre du Paganiſme, il ne lui manqua que des Diſciples. Il ſeroit aſſez inutile de faire le détail des ceremonies qui accompagnerent l'Apotheoſe des Gordiens qui a donné lieu à cette digreſſion. Elles furent les mêmés que celles qui s'obſervoient dans les autres conſecrations, & preſque tout le monde à lû Herodien qui nous les a ſi bien décrites. Après avoir ſongé aux affaires du Ciel, on penſa à regler celles de la Terre. Pinarius Valens fut fait Chef des Cohortes Pretoriennes, & l'on donna à Sabinus le Gouvernement de Rome. Pinarius Valens étoit un vieillard également recommandable par ſon propre merite, & pour être l'oncle maternel de Pupien, qu'il avoit élevé avec beaucoup de ſoin, & qu'il avoit fait entrer dans le chemin de la Fortune.

Pour Sabinus, il étoit de la famille de Trajan, & partant fort consideré dans l'Etat; les Romains ayant une espece de veneration pour tout ce qui appartenoit à cet Empereur. Mais le soin le plus pressant des nouveaux Empereurs, étoit de resister à Maximin, & ce fut aussi à quoy ils s'appliquerent davantage, ils furent secondez par tout l'Empire, & la pluspart des Provinces qui avoient reconnu les Gordiens, ayant repris de nouvelles esperances à l'Election de Pupien & de Balbin, envoyerent à l'envi des hommes & de l'argent. Les Peuples des environs du Rhin se signalerent sur tous les autres. Pupien avoit été autrefois leur Gouverneur, & la haute estime qu'il avoit laissée de lui dans le païs, les fit accourir en grand nombre pour grossir ses troupes. Dès qu'il vit son armée en état, il se disposa à partir, & commença par donner au Peuple le combat des Gladiateurs, divertissement dont les Empereurs étoient obligez de regaler les Romains lors qu'ils partoient pour quelque expedition militaire. Soit qu'il soupçonnât la valeur ou la fidelité des

Pretoriens, il negligea d'emmener avec lui les Cohortes que Maximin avoit laiſſées dans Rome, ce mépris irrita encore contre lui ce Corps ſi redoutable aux Empereurs; & qui d'ailleurs le voyoit avec chagrin ſur le Trône. Pupien connoiſſoit trop bien ſes avantages pour aller attaquer Maximin qui deſcendoit en Italie avec une armée toute compoſée de legions & de cohortes aguerries & accoûtumées à vaincre. Il voyoit d'un côté cette armée reduite à la fatale neceſſité de combattre ou de perir dès la premiere campagne, s'il pouvoit lui fermer les paſſages de l'Italie, & de l'autre, il conſideroit qu'en gagnant du temps, il gagneroit tout, puiſque ſon armée ſe groſſiroit chaque jour, & qu'une infinité d'accidens, ſuites inévitables de la proſcription de Maximin, pourroient faire perir cet Empereur, ſans qu'on hazardât rien pour le perdre. D'ailleurs il connoiſſoit dans ſes troupes beaucoup plus de valeur que d'experience, & ç'auroit été une temerité inſuportable de les aller expoſer dès la premiere campagne contre des ſoldats auſſi braves qu'eux, mais plus

aguerris, & qui n'avoient d'autre ressource que leur épée. Il prit donc le parti en prudent General de donner les ordres necessaires pour empêcher Maximin de passer les montagnes, & d'entrer en Italie, & il campa à Ravenne avec le reste de ses troupes, pour être à portée de secourir les premiers attaquez. Mais il fut prévenu par Maximin, & ce Prince étoit déja descendu dans la plaine, que l'on n'étoit pas encore en état de lui disputer le passage des montagnes, aussi avoit-il fait une diligence incroyable. Cet Empereur étoit plus irrité que jamais contre le Senat & contre le Peuple Romain; la mort des Gordiens lui avoit fait esperer qu'il pourroit se racommoder avec la Republique; mais Pupien & Balbin faits Empereurs, l'en avoient desabusé, & il étoit convaincu qu'il falloit dompter les Romains, s'il vouloit redevenir leur Maître. Il se prepara donc à descendre en Italie avec la plus belle armée que l'on y eût vû depuis celle de Severe. Outre ses legions, & le nombre des troupes auxiliaires qui les accompagnoit, on voyoit dans son armée un

grand nombre de cohortes de Maures, d'Allemands & de Gaulois. L'Auteur de la nouvelle Hiſtoire des Empereurs con-
P. 261. fond ces derniers avec les legions du Rhin, en quoy je ne penſe pas que les habiles gens ſoient de ſon opinion. On ſçait aſſez que les legions n'étoient composées que de Citoyens Latins, les Gaulois & les autres Sujets de l'Empire faiſoient les troupes auxiliaires, ſans qu'il paroiſſe que dans cette occaſion, ainſi que dans la pluſpart des autres, on eut beaucoup d'égard à l'Edit de Caracalla qui s'étoit mis en tête de donner le droit de Bourgeoiſie Romaine à tous les Peuples ſoûmis à l'Empire. Ces troupes auxiliaires étoient appellées de ce nom, parce que pendant la Republique; elles étoient compoſées de ſoldats que les Alliez prêtoient aux Romains; mais ſous les Empereurs, on ne leur conſerva que leur nom, & elles furent compoſées des ſujets de l'Empire. Tacite appelle Troupes auxiliaires, les cohortes Gauloiſes qui ſervoient dans l'armée de Vitellius, lors qu'il faiſoit la guerre à Othon, & il y avoit déja long-temps que tout ce qui s'ap-

pelloit Gaule étoit soûmis à Rome. La fausse idée que bien des gens ont des troupes auxiliaires de l'Empire Romain a donné lieu à cette digression qui ne m'a point paru tout à fait inutile.

Ce fut donc vers le Printemps de l'année de Rome 991. que Maximin entra en Italie. Il fut d'abord agreablement surpris de trouver sans deffense les passages des montagnes, qui lui auroient coûté bien du sang & bien de la peine s'ils eussent été défendus; c'est pourquoi il fit hâter la marche de toutes ses troupes qu'il étendit ensuite dans la plaine, & flatté d'un commencement si heureux, la reduction de Rome lui parut une chose facile. Il ne se promit rien moins que de faire avoüer au Senat avant la fin de la campagne, qu'il meritoit beaucoup mieux d'être son Empereur, que ceux qu'il avoit élûs, & qui n'auroient pû le défendre.

Rome, à la verité, pensa perir environ ce temps-là, mais sans que Maximin y eût contribué, puisque c'étoit par les mains mêmes de ceux qui devoient la conserver. Deux soldats Pretoriens poussez par leur curiosité, ou par quelque autre

motif, s'avancerent dans le lieu où se tenoit le Senat, beaucoup plus près que la coûtume ne le permettoit. Gallican & Mecenas tous deux Senateurs, traitant leurs actions d'insolence vinrent à eux, & les massacrerent à coups de stilet sur le fameux Autel de la Victoire. Les Pretoriens resolurent de vanger le meurtre de leurs camarades tuez, malgré leur innocence, dans un lieu qui devoit servir d'azile aux plus criminels. Ils commençoient déja à assieger le Senat, lors que le Peuple ayant pris les armes, & s'étant rangé de son parti, obligea les Pretoriens à se retirer dans leur camp. Il avoit été bâti sous Tibere par Sejan Chef des cohortes Pretoriennes, plutôt dans l'intention d'avoir toûjours un corps de troupes, rassemblé qui fut à sa devotion, que pour décharger les Bourgeois de l'incommodité des logemens. Comme les Pretoriens n'étoient pas disposez à soûtenir un siege, l'on n'eut pour les reduire aux dernieres extremitez, qu'à couper les acqueducs qui donnoient de l'eau au camp. La soif les rendit furieux, & ayant fait une vigoureuse sortie, il repousserent

repoußerent le Peuple bien avant dans la Ville. Ils s'aviſerent enſuite d'y mettre le feu pour favoriſer leur retraite, & pour diſtraire les habitans de leur venir couper le chemin de leur camp. Jamais Rome ni ſous Sylla, ni ſous Veſpaſien n'avoit été en auſſi grand deſordre. Le Peuple en fureur contre les Pretoriens étoit plus appliqué à leur nuire qu'à ſe conſerver; & ce fut en vain que Balbin employa ſon adreſſe & ſon autorité pour ramener les eſprits, mais plutôt que de voir perir Rome qui avoit beſoin d'un ſecours preſent, il eut recours à un remede qu'il ne devoit pas trouver fort agreable, ce fut d'interpoſer le jeune Gordien, qui cheri également des deux partis, n'eut qu'à ſe montrer pour les faire rentrer dans leur ſituation naturelle, tant il eſt vray que l'amour des Peuples & la valeur des ſoldats tiennent lieu, à ceux qui les conduiſent, de merite & d'experience.

Les Romains eurent bien-tôt après tout ſujet de ſe conſoler de cet accident. On leur annonça tout à la fois la mort de Maximin & celle de ſon fils, évenement qui détournoit un terrible

orage qu'ils avoient juſte ſujet de craindre de voir dans peu fondre ſur leur Ville. Le Peuple étoit au Theatre quand il reçût ces agreables nouvelles; & je ne doute pas que ceux qui ont lû l'Hiſtoire Romaine avec attention, n'aient remarqué dans la mort d'Othon & dans celle de la pluſpart des Empereurs emportez par une mort violente, qu'il y avoit une eſpece de fatalité qui vouloit que le Peuple appriſt toûjours la mort de ces Princes dans des lieux deſtinez aux plaiſirs. On eut d'abord de la peine à croire cette nouvelle, quelque avantageuſe qu'elle fût, on l'avoit déja debitée, & elle avoit été cruë fauſſement; on étoit en garde contre, & l'on n'en demeura entierement perſuadé, que lors qu'elle eût été confirmée par pluſieurs Couriers de Pupien. Comme le plus beau jour eſt celui qui ſuit immediatement la mort d'un Tyran, l'allegreſſe du Peuple & du Senat fut extraordinaire, & l'on compta pour une eſpece de bonheur à Maximin, de n'être plus en état d'apprendre à quel point il étoit odieux aux Romains. Cet Empereur, comme nous l'avons déja dit, avoit paſſé les

montagnes qui bordent l'Italie dès le Printemps de l'an de Rome 991. ſans trouver d'autres obſtacles ſur ſa route, que la difficulté des chemins, & rompoit par là les meſures de Pupien qui avoit crû l'arrêter à ce paſſage. Ce General, dès que Maximin fut paſſé en Italie, ſe trouva dans la même ſituation où Othon s'étoit rencontré environ 170. ans auparavant, quand il s'agiſſoit de diſputer l'Empire avec les Generaux & les troupes que Vitellius avoit envoyé d'Allemagne contre lui. Pupien avoit ainſi qu'Othon dans ſon parti les grands noms du Peuple & du Senat, des reſſources inépuiſables pour faire ſubſiſter ſes troupes, des ſoldats faits la pluſpart à l'air du pays, & dont le nombre & l'experience augmentoient tous les jours. Tandis que l'armée ennemie avoit un puiſſant adverſaire dans l'air même qu'elle reſpiroit, n'ayant d'ailleurs pour elle que la valeur & l'experience de ceux qui la compoſoient, en quoi, à la verité, elle étoit ſuperieure. Othon au lieu de ſuivre l'avis de Suetonius Paulinus, & de ruiner ſans combattre l'armée de Vitellius, en lui

Cecina & Valens.

oppoſant ſes avantages, eut la temerité de vouloir meſurer ſes troupes avec l'armée d'Allemagne, qu'une guerre preſque continuelle avec les Barbares avoit renduë la meilleure de l'Empire, incapable de ſouffrir les inquietudes d'un homme qui ne voit pas de milieu entre le Trône & le precipice, il ordonna à ſes Generaux de donner la bataille de Bedriac, qui fut ſuivie de la defaite de ſes troupes, de ſon deſeſpoir & de ſa mort. Un ſi bel exemple rendoit Pupien plus retenu. Pour s'empêcher d'aller ſe briſer contre le même écüeil, il prit le parti de laiſſer combattre pour lui, le temps, les conjonctures & la majeſté du Senat & du Peuple Romain capable de ſeduire la fidelité des ſoldats de ſon ennemi. Dans le deſſein de ſe tenir ſur la deffenſive, il fit faire le dégât par tout où l'armée ennemie pouvoit trouver des vivres, & mit en état de défenſe toutes les Villes qui pouvoient être attaquées. L'armée de Maximin fut d'autant plus ſurpriſe de ſe voir accüeillir par la diſette, qu'elle avoit compté ſur une ſubſiſtance abondante & facile, dès qu'elle auroit mis

le pied en Italie. Les soldats ne purent s'empêcher de murmurer, & l'Empereur naturellement assez severe & interessé d'ailleurs à faire un exemple, fit punir les mutins peut-être un peu trop severement. Ce châtiment irrita le murmure de ses troupes au lieu de l'étoufer, & fut la principale cause de la sedition qui éclata peu de temps après. Aquilée, place située sur la mer Adriatique, étoit alors par son commerce, & par la multitude de ses habitans, une des Villes les plus considerables d'Italie. Sa situation & les avantages que Maximin pouvoit tirer de sa prise, avoient fait connoître à Pupien & au Senat, que ce seroit apparemment sur elle que tomberoient les premiers efforts de l'armée ennemie. Dans cette persuasion, rien de tout ce qui pouvoit retarder ou même empêcher sa prise n'avoit été obmis. On l'avoit fortifiée autant que le peu de connoissance que l'on avoit pour lors de l'architecture militaire, avoit pû donner de lumiere. Les munitions de guerre & de bouche necessaires à soûtenir vigoureusement un long siege, y avoient été mises en abondance ; &

comme rien ne munit davantage une place qu'un bon commandement, Crispin & Ménophile, deux des plus braves & des plus entendus soldats du party s'y étoient enfermez. L'évenement justifia toutes ces précautions. Maximin dès qu'il fut entré en Italie, attaqua Aquilée avec toute la vigueur qui accompagne le commencement des grandes entreprises. Les assiegez se défendirent de même qu'ils étoient attaquez, & les femmes mêmes contribuerent à rendre la défense plus vigoureuse. Elles ne se contenterent pas d'animer les hommes; & leur aversion pour Maximin fut plus forte que l'amour si naturel à ce sexe pour tout ce qui peut contribuer à sa parure. Les cordes qui servoient à faire mouvoir les machines, vinrent à manquer, & elles se couperent volontiers leurs cheveux, principal ornement des Dames Romaines, pour suppléer à ce défaut. Une action si genereuse ne demeura pas sans recompense, ces illustres femmes reçûrent alors toutes les loüanges qu'elles meritoient, & le Senat pour leur assurer celles de la posterité, fit bâtir après la levée du siege un Temple ma-

gnifique dedié à Venus la Chauve. L'Auteur de la nouvelle Hiſtoire des Empereurs, rapporte à cette occaſion une Medaille à qui il ne manque que l'antiquité pour être des plus curieuſes & des plus conſiderables. L'on y voit d'un côté la tête de Pupien & celle de Criſpilla ſa femme, & au revers le Temple dont nous venons de parler avec cette inſcription, *A Venus la Chauve.* Mais on peut aſſurer, ſans être temeraire que cette Medaille eſt du nombre de celles qui ont été inventées à plaiſir; elle ne ſe trouve, à ce que je croy, que dans Meneſtrier, de qui nôtre Auteur l'a priſe, & le nom de Meneſtrier, & l'opinion que le Public a conçû de la capacité d'un homme qui vouloit parler de tout, ſans preſque rien ſçavoir, ne ſont gueres propres à convaincre de l'exiſtence d'une Medaille qui ne ſe rencontreroit que chez luy. D'ailleurs il n'eſt pas encore venu à ma connoiſſance qu'il ait été juſqu'ici découvert aucune Medaille où il fût fait mention de Criſpilla femme de Pupien, Quoiqu'il en ſoit, l'action des femmes d'Aquilée fut couronnée d'un meilleur

C'eſt d'un autre Meneſtrier que du R. P. Meneſtrier Jeſuite, dôt l'on entend parler ici.

ſuccés que celle des femmes de Byſance, qui dans une pareille occaſion, ſacrifierent inutilement leurs cheveux pour empêcher Severe de ſe rendre maître de leur Ville. Les troupes de Maximin qui ne s'attendoient pas de trouver une ſi belle reſiſtance, ſe ralentirent tout à coup, les efforts que fit ce Prince pour les obliger à pouſſer le ſiege avec vigueur, ne ſervirent qu'à les irriter, & la diſette de vivres & de fourage, acheva de les pouſſer á la revolte, comme au ſeul moyen de finir leurs incommoditez. Les plus mutins s'aſſemblerent un jour ſur le midi, & reſolus de maſſacrer leur Empereur, ils avoient choiſi ce temps comme le plus propre à executer leur deſſein, parce qu'ils n'auroient à combattre qu'une garde endormie à une heure que la Coûtume des Romains deſtinoit au ſommeil. Leurs meſures ſe trouverent juſtes, Maximin fut ſurpris endormi, & ſa garde qui faiſoit une ſentinelle peu exacte, n'eut pas le loiſir de ſe défendre. Neanmoins il ſe fit aſſez de bruit pour éveiller l'Empereur, qui ſortit auſſi-tôt de ſa tente; Surpris d'un pareil accident, il employa

d'abord les menaces, & descendit ensuite jusqu'aux prieres, pour tâcher de faire rentrer le soldat dans son devoir, mais le tout inutilement, & ses discours ne servirent qu'à prolonger sa vie de quelques momens. On le massacra lui & son fils, & les principaux Ministres eurent aussi le même sort, ils furent envelopez dans la haine que les soldats avoient conçû pour lui depuis son Empire ; juste punition d'un hommequi s'étoit servi de ce moyen pour ôter l'Empire & la vie à Alexandre Severe auquel il avoit l'obligation de sa fortune. Ce Prince avoit cinquante-cinq ans lors qu'il fut tué ; il avoit épousé Pauline, & ce sont les Medailles qui nous ont appris cette particularité de sa vie, qui ne se trouve dans aucun Historien. Sans doute qu'elle mourut long-temps avant son mari, puisque l'on trouve une assez grande quantité de ses Medailles, qui marquent qu'elle avoit été mise au nombre des Déesses, chose qui n'a pû se faire que du vivant de Maximin. Nous ne voyons pas que ce Prince ait eu d'autre enfant que Maxime qui perit avec lui : C'étoit un jeune Prince, d'une beau-

té & d'un air si charmant, que l'Histoire en a fait une mention particuliere, & nous aurions de la peine à croire tout ce qu'en racontent les Ecrivains, si ses Medailles ne les rendoient croyables, & ne deposoient en leur faveur.

Quoiqu'il en soit, ce Prince n'a jamais été que Cesar; & c'est avec raison que le Pere Pagi accuse de fausseté deux Medailles rapportées par Goltzius, dans lesquelles il prend les titres d'Auguste & d'Empereur. On ne les a jamais vûës que dans cet Auteur, & les Antiquaires n'ignorent pas que les Medailles de Goltzius sont fort suspectes, quand on ne les trouve que dans son Livre.

L'armée de Maximin témoigna peu ou point de douleur de la mort de son Maître; les principaux des revoltez y donnerent les ordres; & après avoir envoyé un Courier à Pupien pour l'avertir de tout ce qui s'étoit passé, les troupes resterent aussi tranquilement dans leur camp, que si elles s'y fussent assemblées par ses ordres. Comme il importoit à l'armée d'avoir au plus vîte

communication avec ceux d'Aquilée, on eut soin aussi de les informer au plutôt de la mort de Maximin; mais ils refuserent d'abord de la croire, & prenoient cette nouvelle pour un stratagême de Maximin, qui desesperant de les prendre par force, vouloit en leur persuadant qu'ils n'avoient plus rien à craindre, rallentir leur vigilance, & donner lieu à quelque surprise. Ce ne fut donc qu'après avoir vû & reconnu la tête de Maximin, & que tout le camp eut rendu les hommages accoûtumez aux images des Empereurs & du Senat, que l'on ouvrit les portes de la Ville, & que l'on envoya aux soldats les secours necessaires. Ces images des Empereurs n'étoient autre chose que de grandes Medailles de métail, que l'on avoit coûtume de placer au-dessous des Aigles, enseignes des legions, ou des couronnes, enseignes des Cohortes.

Pupien aux premieres nouvelles de la mort de Maximin, quitta son camp de Ravenne, & se rendit devant Aquilée. Il prit le serment de toutes les troupes qui l'avoient assiegée, & après leur avoir fait quelques largesses, il les ren-

voya chacunes dans leurs quartiers. Cet Empereur prit la route de Rome, ſans y mener d'autres troupes avec lui que la Garde Allemande, & ce qu'il avoit trouvé de ſoldats Pretoriens dans l'armée de Maximin. Les Pretoriens étant auſſi puiſſans à Rome, que Pupien le ſçavoit; & d'ailleurs, ce que ce Prince ne pouvoit pas ignorer, peu affectionnez à des Empereurs qui étoient l'ouvrage du Senat; il eſt étonnant comment on ne penſa ni à les caſſer ni à les diviſer. C'étoit mettre auprès de leurs perſonnes une armée de mutins; les Pretoriens de Maximin avoient été les troupes favorites, & celles qui avoient eu le plus de chagrin de ſa mort, & on les rejoignoit avec ceux qui étoient reſtez à Rome déja aſſez irritez contre le gouvernement preſent, & trop diſpoſez à une revolte. Cette politique paroît d'autant plus extraordinaire dans un Gouvernement éclairé que l'on ſçait aſſez quelle étoit à Rome l'autorité des Cohortes Pretoriennes. Depuis que le ſecret de l'Empire, que les Empereurs ſe pouvoient faire ailleurs que dans le Senat, eût été divulgué; el-

les étoient en possession de défaire & de faire à leur gré les Empereurs, & souvent même leur insolence avoit été jusqu'à vendre l'Empire à la face de tout Rome au plus offrant & dernier encherisseur. Les Pretoriens ne faisoient d'abord que neuf Cohortes, mais dans la suite Vitellius les augmenta jusqu'à seize de mille hommes chacune. Severe en accrut encore le nombre, & si nous en croyons les Historiens, il en fit quatre fois davantage qu'il n'en avoit trouvé. Sans doute que les Empereurs suivans se lasserent d'en entretenir un si grand nombre; car nous ne voyons pas que leur nombre approchât de soixante mille hommes du temps d'Alexandre Severe. Mais ce qui contribuoit encore à les rendre plus puissans, c'étoit l'union extraordinaire qui regnoit dans ce Corps, & l'avantage qu'ils avoient de se trouver tout rassemblez & prests à agir, dans le camp bâti autrefois à ce dessein par Sejan. C'étoit une petite armée, chaque Cohorte ayant une compagnie de cavalerie pour la soûtenir en campagne; & c'étoit à la tête de ces cavaliers que combattoient ordinaire-

ment les volontaires de qualité, & on a vû plusieurs fois des Souverains, & mêmes des Têtes couronnés dans leurs premiers rangs. On choisissoit toûjours les jeunes gens les mieux faits, & des meilleures familles de Rome & de l'Italie pour remplacer ceux qui mouroient; & cette coûtume fut toûjours pratiquée par les Empereurs, si l'on en excepte quelques-uns, qui, ou irritez contre tous les Pretoriens, ou pour recompenser leurs troupes, avoient cassé entierement ce corps, & en avoient composé un nouveau des meilleurs soldats des legions, la peine étant moins considerable dans le service des Pretoriens, & la paye plus forte que dans les autres corps. Mais dès qu'ils avoient une fois fait cette reforme, les recruës se faisoient à l'ordinaire; & c'est ce qui rendoit ces troupes extrêmement belles & brillantes aux yeux des étrangers qui venoient à Rome. Si les Pretoriens faisoient honneur à la majesté de l'Empire, ils étoient fort incommodes à sa tranquilité: L'Auteur des Remarques qui sont à la fin de Calcondile, les compare avec raison aux Janissaires de Turquie; mais je ne

Epiphanes sous Othon.

Vitellius Severe.

ſuis pas en tout de ſon avis, & je croy que les Pretoriens furent toûjours plus puiſſans à Rome parmi un peuple où la Monarchie ne fut jamais trop accreditée, que les Janiſſaires ne l'ont jamais été à Conſtantinople ; parmi des gens chez qui l'obeïſſance au Prince fait une partie de la religion. Quoiqu'il en ſoit, les Sultans ont été plus heureux que les Empereurs Romains à abaiſſer une puiſſance qui ne leur faiſoit ſentir que trop ſouvent qu'elle étoit capable de leur nuire : Mehemet Kiupruli a ſi bien ſappé l'autorité des Janiſſaires, que ce Corps n'eſt plus maintenant redoutable à ſes Maîtres ; & par un contre-coup neceſſaire, fort peu craint des ennemis, au lieu que l'autorité des Pretoriens a duré à Rome auſſi long-temps que l'Empire. Il étoit neceſſaire aux Princes d'avoir toûjours un corps de troupes capables de ſe faire craindre & du peuple, & du nombre infini d'eſclaves dont cette capitale étoit peuplée , pour y conſerver la majeſté du Gouvernement. Et comme on ne pouvoit affoiblir ce corps , ſans affoiblir l'autorité des Princes, on ne pouvoit auſſi le laiſſer tel qu'il étoit dans une

Ville pleine de luxe, & propre à cacher le crime & les intrigues, ſans qu'il fût extrémement à apprehender; mais c'eſt aſſez raiſonner ſur ce ſujet, revenons à Pupien. Il étoit parti pour Rome, comme nous l'avons déja dit, & y avoit envoyé par avance la tête de Maximin & celle de ſon fils. L'allegreſſe du peuple recommença à la vûë de cet objet qui l'aſſeuroit qu'il n'avoit plus rien à craindre, il s'acharna ſur ces miſerables reſtes; & ce ne fut qu'aprés leur avoir fait ſouffrir toutes les indignitez qu'invente la fureur dans une ame baſſe, qu'elles furent brûlées dans le Champ de Mars. L'Empereur arriva peu de temps après, & nonobſtant le mécontentement des Pretoriens, toutes choſes
an 991. reſterent aſſez tranquiles juſqu'au mois de Juillet ſuivant. Les Perſes, les Goths & les Carpes, commencerent alors à remüer, & il fut reſolu que les Empereurs iroient chacun à la tête d'une armée mettre ces Barbares à la raiſon; & l'on étoit ſi fort convaincu de l'affection de tous les Ordres pour le jeune Gordien, que nonobſtant ſon extrême jeuneſſe & ſon peu d'experience, on le laiſſoit

laiſſoit ſeul à Rome, à la tête des affaires. Les Pretoriens apprenant le départ prochain des Empereurs, précipiterent l'execution du deſſein qu'ils avoient pris de s'en défaire, choſe qui ſeroit devenuë fort difficile, quand une fois ces Princes ſe ſeroient trouvez hors de Rome, & à la tête d'une armée. Ces ſoldats voioient à regret ſur le Trône deux Princes qu'ils n'avoient pas élus, & les y ſouffrir plus long-temps, c'étoit donner atteinte au droit où les troupes étoient depuis Galba, de donner des Maîtres à l'Empire toutes les fois qu'il en falloit choiſir. L'Election de Balbin & de Pupien, étoit la premiere entrepriſe que le Senat eût fait hautement ſur ce droit, & il étoit dangereux de laiſſer établir une coûtume qui leur eût fait perdre une infinité de profits, outre leur autorité. D'ailleurs il couroit un bruit ſourd, que les nouveaux Empereurs aiant reconnu leurs veritables interêts, avoient reſolu de caſſer tout le Corps, à l'exemple de Severe & de Vitellius, & d'en former un nouveau de ſoldats qui fuſſent à leur devotion. Ce bruit trouvoit d'autant plus de croyan-

ce auprès des Pretoriens, qu'ils connoissoient bien eux-mêmes leurs mauvaises intentions, & qu'ils voioient d'ailleurs que la confiance des Princes étoit toute pour la garde étrangere. C'étoit un Corps composé de soldats étrangers, la pluspart Allemans, & que les Empereurs avoient accoûtumé d'approcher le plus de leurs personnes; comme gens dont la fidelité ne pouvoit être tentée par les engagemens du sang & par des interests de famille: Raison qui rendoit souvent les soldats Romains, suspects à leurs Maîtres.

Tac. an. li. 15 sec. 58.

Dans la resolution de se défaire des Empereurs, les Pretoriens ne cherchoient plus qu'une occasion favorable. Les jeux Capitolins estant arrivez dans ce temps-là, ils crurent qu'ils trouveroient moins d'obstacles pendant leur solemnité, à executer leur conjuration; ils s'en vinrent donc au Palais pendant ces Fêtes, & ayant forcé facilement une garde qui ne s'attendoit pas d'être attaquée, ils s'emparerent de la personne des Empereurs, & de celle du jeune Gordien, & aprés avoir fait souffrir à ces premiers mille indignitez, ils se

mirent en devoir de les emmener dans leur camp. La conſpiration n'avoit pû ſe faire ſi ſecrettement que Pupien n'en eût été averti, & pour la rendre inutile, il donnoit dèja ordre de faire venir au Palais toute la garde étrangere. Mais Balbin qui n'étoit pas dèja en trop bonne intelligence avec lui, s'y oppoſa, dans la crainte que Pupien ne voulût ſe ſervir à ſon préjudice de l'affection qu'avoient pour lui les Allemans. Malheureuſement pour lui on ſe rendit aux raiſons dont il pretexta ſa défiance, & l'apprehenſion d'un danger chimerique, le precipita dans un peril veritable. Les Allemans neanmoins ne laiſſerent pas d'être avertis du peril où étoient leurs Princes, ils prirent auſſi-tôt les armes, & ſe preſenterent pour charger les Pretoriens & les arracher de leurs mains. Les plus braves tremblent toûjours, quand ils commettent un crime, c'eſt ce qui fit que les Pretoriens ne jugerent pas à propos de ſoûtenir l'attaque d'une garde brave & fidele, qui auroit combatu aux yeux de ſes Empereurs, & pour leur ſauver la vie. Ils prirent donc le parti de s'aller mettre à couvert der-

riere les murailles de leur camp, & maſſacrerent auparavant Pupien & Balbin, n'y ayant plus pour eux aucune ſûreté à les laiſſer vivre après les avoir ſi cruellement outragez. Le peuple ſe joignit bien-tôt à la garde Allemande, il avoit goûté les douceurs d'un Gouvernement équitable & accredité, & la perte de Maximin qu'il regardoit comme l'ouvrage de Pupien, l'avoit reconcilié avec les Empereurs. Les Pretoriens apprehendant de ne pouvoir reſiſter à des ennemis qui pouvoient d'abord leur couper l'eau & les vivres, prirent le parti d'appaiſer le peuple. Ils proclamerent Empereur le jeune Gordien, & le peuple s'appaiſa dès qu'il le vit ſur le Trône. Les Allemans d'un autre côté qui avoient été preſts à tout entreprendre pour leurs Empereurs lorſqu'ils étoient encore en état de les recompenſer, ne ſe ſoucierent plus, ſe voyans abandonnez du peuple, d'entreprendre une vengance difficile & infructueuſe. C'eſt ainſi que perirent Balbin & Pupien, qui auroient été deux des plus grands Empereurs de Rome, s'ils euſſent regné ſeuls & ſeparement.

La jalousie du Commandement inévitable entre deux personnes qui doivent partager également l'autorité Souveraine, les commit l'un avec l'autre, par la faute, dit-on, de Pupien qui ne pouvoit souffrir d'égal, quand Balbin ne vouloit pas de Superieur. Si leur prudence empêcha leur jalousie d'éclater, elle ne l'étouffa point, & ils en furent, comme nous l'avons vû tous deux la victime. Les Medailles de ces Empereurs acheveront l'idée que nous avons tâché d'en donner.

Les gens un peu versez dans l'antiquité, feront aisément reflexion en les voyant sur l'indifference où étoient les Romains de porter la barbe longue ou de se faire razer. Il n'y a donc point eu de temps, comme quelques-uns l'ont crû où la barbe fut à la mode chez les Romains, & d'autres où la Coûtume voulut que l'on se fit razer, puisque de deux Empereurs qui ont regné ensemble, Pupien est constamment representé avec une longue barbe. Au lieu que Balbin a toûjours le menton razé.

La promotion de Gordien IV. ou de de Gordien Pie à l'Empire, reconcilia,

comme nous l'avons dit, le peuple & les soldats, & Rome dès le jour même rentra dans sa premiere tranquilité. Ce fut donc au mois de Juillet de l'an de Rome 991. que ce Prince fut élevé à l'Empire; & je ne puis goûter l'opinion du P. Pagi, qui veut qu'il ait été Empereur dès le mois de May precedent. Quoique ce sentiment soit celui du P. Petau à qui l'Histoire & la Chronologie ont de si grandes obligations, il est certain par Herodien & par les autres Historiens (j'en excepte Eutrope) que Gordien n'a été Empereur qu'après la mort de Pupien & de Balbin, & il n'est pas moins certain que ces Princes ne sont morts que dans le mois de Juillet de l'an de Rome 991. Ils n'avoient été élevez à l'Empire qu'au mois de Juillet 990. comme nous l'avons prouvé ci-dessus. Or il est constant qu'ils ont commencé la seconde année de leur Empire; ce qui paroît & par l'autorité de Capitolin, qui le dit exprèssément, & par celle des Medailles, Juges infaillibles de ces controverses, lesquelles marquent *Tribunitia potestate secundum*. Ceux qui voudront voir cette difficulté

éclaircie plus au long, peuvent consulter le troisiéme volume de l'Histoire des Empereurs, l'Auteur y a rapporté avec beaucoup d'érudition & d'exactitude les raisons des deux partis.

Je n'ay pas jugé à propos de pousser plus loin cette Histoire, & d'écrire le regne de Gordien Pie; c'est assez pour nôtre dessein d'avoir fait celle du temps où les quatre Gordiens ont paru; il suffira de dire ici que ce Prince étoit d'un heureux naturel, & né avec toutes ces qualitez qui coûtent ordinairement tant de peine à acquerir aux autres hommes. Il pouvoit rendre l'Empire heureux, & l'être lui-même; & pour faire du bien, il n'avoit pas besoin de se contraindre, aussi est-il connu ordinairement sous le nom de Gordien Pie, c'est à dire debonnaire. Different de tant d'Empereurs redoutez de leurs sujets, & méprisez par leurs ennemis. Il se fit aimer de tous les Ordres de l'Empire, & dans un âge assez peu avancé; la vigueur qu'il avoit fait paroître à reprimer ceux qui se vouloient prévaloir de son bas âge pour insulter l'Empire, l'avoit déja rendu redoutable aux ennemis, & tous les Hiſ-

toriens aſſurent que dans la guerre qu'il ſoûtint contre les Perſes, il fit éclater par tout cette valeur ſi neceſſaire aux Princes. Enfin depuis Marc-Aurele, l'Empire Romain n'avoit jamais eu plus d'eſperance de reparer les plaies que les guerres civiles luy avoient faites, que ſous ce jeune Prince aimé de ſes peuples qu'il aimoit. Mais les artifices de Philippe détruiſirent de ſi belles eſperances, & il le fit perir en Perſe dèja vainqueur de ſes ennemis. Gordien ne laiſſa pas d'enfans, il avoit épouſé *Fruria-Sabina-Tranquillina*, fille de Miſitheus qu'il avoit fait Chef des Cohortes Pretoriennes. C'étoit un vieillard d'experience, & qui avoit élevé ſon Maître avec tout le ſoin &tout le fruit poſſible. Il mourut devant lui, & Philippe qui lui ſucceda à cette puiſſante Charge, s'en ſervit pour perdre Gordien. Ce Prince étoit dans la dix-neuviéme année de ſon âge, & dans la ſixiémé de ſon regne, lors qu'il fut tué.

Preuves

Preuves de l'Hiſtoire.

J'AY fait aſſez entendre au commencement de ce Traité, quel étoit mon opinion. Le ſentiment ordinaire veut qu'il n'y ait eu que trois Gordiens, les deux que l'on appelle ordinairement Affricains, & Gordien Pie, & c'eſt à ces trois à qu'on donne toutes les Medailles qui portent le nom de Gordien. Je laiſſe aux Affricains toutes les Medailles qu'on leur attribuë; mais de celles que l'on croit être ordinairement de Gordien Pie, j'en retire celles qui portent ſeulement le titre de Ceſar, & au revers deſquelles on trouve les inſtrumens des ſacrifices.

Elles appartiennent, ſelon toutes les apparences à un nouveau Gordien juſqu'ici inconnu, faute, à ce que je crois, d'avoir fait une attention ſuffiſante ſur les raiſons qui l'indiquent. C'eſt ce Gordien fils de l'Affricain le jeune, fait Ceſar, en même-temps que ſon pere & ſon ayeul furent faits Empereurs; & quand j'aurai fait voir une fois ſon exiſtence, je ne crois pas qu'on lui conteſte les

Medailles que je lui veux donner. Les preuves ſur leſquelles je pretens appuïer mon ſentiment ſont de deux ſortes. Je tire les premieres des Hiſtoriens, & les Medailles me fourniront les ſecondes.

Un puiſſant préjugé que les Hiſtoriens ſont pour nous, c'eſt qu'il eſt impoſſible de les accorder dans le ſentiment contraire, je ne dis pas les uns avec les autres, mais quelquefois Capitolin avec Capitolin même. Ceux qui ſçavent combien ſont foibles les lueurs qui éclairent l'Hiſtoire de ces temps, trouveront mes preuves aſſez claires; c'eſt pourquoi je prie mes Lecteurs de n'en pas juger par la netteté & l'exactitude des Hiſtoires modernes, ni même par celle des premiers temps de la Republique. La pluſpart des Hiſtoriens, comme Aurelius, Victor & Herodien contemporain de Gordien Pie, font ce Prince enfant de Metia Fauſtina fille de Gordien Affricain le pere, & de Junius Balbus qui l'avoit épouſée; & d'autres Auteurs citez par Capitolin, le font fils de Gordien Affricain le jeune. C'eſt une fâcheuſe ex-

tremité que de pretendre qu'un des deux partis ſe trompe, & il n'y aura plus rien de conſtant dans l'Hiſtoire, s'il paſſe une fois pour certain que des Auteurs contemporains ſe ſont trompez ſur le pere d'un Empereur qui a rempli près de ſept ans la premiere place du monde. Herodien, comme tout le monde ſçait, a vêcu ſous ce Prince, & ceux que Capitolin cite déja comme anciens, n'en devoient pas être fort éloignez; leſquels doit-on croire? leſquels peut-on condamner? Qu'un Hiſtorien faſſe deſcendre Gordien Pie de Galba, & l'autre d'Othon, il n'y auroit pas grand ſujet d'en être ſurpris; les longues Genealogies, même dans les temps les plus éclairez, ont toûjours été ſujettes à quantité de ſurpriſes, & à beaucoup d'alteration; il y a toûjours eu des gens qui ont vêcu aux dépens de ceux qui nez Plebéens, ſe donnent pour Patriciens, & veulent à quelque prix que ce ſoit decorer leur ſalle, d'un long & illuſtre arbre Genealogique. Mais que peu de temps après la mort d'un Empereur né dans une des plus conſiderables familles de l'Empire,

dont le pere même a été ou gendre ou fils d'un autre Empereur, on puiſſe ſe tromper ſur ſon pere, c'eſt ce qui ne viendra jamais en penſée à un homme qui raiſonne. D'ailleurs, nulle cauſe n'obligeoit Gordien Pie à faire un myſtere de ſa naiſſance, auſſi voyons-nous qu'Herodien qui écrivoit ſous ſon regne nous apprend qu'il eſtoit fils de Junius Balbus, & jamais aucun Auteur ne lui a reproché d'être né aux dépens de l'honneur de perſonne.

Les loüanges que l'on donne aux enfans, rejailliſſent ordinairement juſques ſur les peres, & apparemment le dixiéme ſiecle de Rome n'aura pas été plus heureux que le nôtre. Gordien aura été accablé comme un autre d'Epitres dedicatoires, & de Poëmes qui n'auront pas manqué d'inſtruire ceux qui ne l'auroient pas ſçu d'ailleurs, à qui un Prince ſi magnanime & ſi bien-faiſant devoit la lumiere du jour. Voilà l'embaras où ſont reduits ceux qui ne reconnoiſſent qu'un Gordien; mais ſi l'on veut bien avec nous en faire deux, il ne reſtera plus aucune difficulté. Herodien aura raiſon, puiſqu'il y aura un Gor-

dien fils de Metia Faustina & de Junius Balbus, & les Auteurs citez par Capitolin n'auront pas tort, puisqu'il se trouvera un Gordien fils de Gordien Affricain le jeune, sçavoir le nôtre. Il est vrai seulement que Capitolin se sera trompé, en faisant dire de Gordien Pie à Dexippe & à l'autre Historien qu'il cite, ce qu'ils n'avoient dit que de nôtre Gordien ; & c'est pour cela que cet Auteur a intitulé son Histoire *de Tribus*, & non pas *de Quatuor Gordianis*. Capitolin est un bon Compilateur, & le caractere de cette espece de Sçavans est assez connu. Ce sont gens qui tendent plus à rapporter beaucoup de faits & à ramasser les pieces originales, qu'à bien digerer ce qu'ils écrivent, aussi sont-ils ordinairement assez malheureux, quand ils se hazardent à parler de leur chef ; ce sont, comme parle un sçavant Homme, les Porte-faix & les Crocheteurs des veritables doctes. Aussi dans tout ce discours, nous ne nous appuyons pas sur l'autorité particuliere de Capitolin ; mais sur les pieces originales qu'il cite, telles que sont par exemple l'Arrest du Senat, la Harangue de Maximin,

& divers paſſages de differens Auteurs; choſes que le genie Compilateur ramaſſe avec la derniere exactitude. Le ſilence d'Herodien ſur nôtre Gordien, ne peut pas nous être objecté de bonne foi; les bornes étroites que ce Grec s'étoit preſcrites en écrivant l'Hiſtoire d'un temps auſſi fecond en évenemens conſiderables, que le dixiéme ſiecle de Rome, ne lui permettoit pas de faire grande mention d'un enfant qui n'a jamais été Empereur, & dont la vie & la mort ont été également obſcurcies par la vie & la mort de ſon pere & de ſon ayeul. Cet Auteur neanmoins nous en apprend beaucoup, en diſant que Gordien Pie avoit été inconnu juſqu'au jour de l'élection de Balbin & de Pupien, qu'il fut proclamé Ceſar. Cette obſcurité qui ne convient pas du tout à un Prince qui auroit déja été deſigné ſucceſſeur de l'Empire, nous apprend que c'eſt un autre Gordien que Gordien Pie, lequel avoit été proclamé Ceſar, lors que les Gordiens Affricains furent reconnus à Rome pour Empereurs. Mais il faut entrer dans un examen plus particulier de cette queſtion, qui doit faire une

de nos plus considerables preuves.

Le titre de Cesar n'étoit pas chez les Romains le nom de quelque Magistrature qui se pût conferer à differentes reprises à la même personne. On désignoit par là l'heritier necessaire de l'Empire. Etre Cesar à Rome du temps de Gordien, c'estoit être ce qu'est en Allemagne, le Roy des Romains, le Dauphin en France, & le Prince de Galles en Angleterre. Dès qu'une fois un Prince étoit revêtu de ce titre, il ne le quittoit que pour prendre celui d'Empereur, & lorsque l'Empire venoit à vacquer, il devenoit Empereur de droit. On voit assez par là, que si je trouve deux Gordiens proclamez Cesars en deux temps differens, cela se doit entendre de deux Gordiens differens, & non pas de Gordien Pie seul. Or je trouve deux Gordiens proclamez Cesar en deux temps differens; sçavoir un au mois de May, lorsque les deux Gordiens Affricains furent *An. urb.* reconnus Empereurs à Rome, & un autre *990.* au mois de Juillet suivant, dans le temps de l'élection de Pupien & de Balbin. Voici l'Arrest du Senat rendu au mois de May, pour reconnoître Empereurs les

Gordiens Affricains, il eſt dans la forme autentique, & on ne peut pas revoquer en doute l'autorité de cet acte. *Item Coſ. retulit. P. C. de Maximinis quid placet? Reſponſum eſt hoſtes hoſtes, qui eos occiderit præmium merebitur. Item Cos. dixit : de amicis Maximini quid placet, reſponſum eſt hoſtes hoſtes, qui eos occiderit præmium merebitur, & ita acclamatum eſt, inimicus Senatûs in crucem tollatur, hoſtis Senatûs ubicumque feriatur, inimici Senatûs exurantur, Gordiani Auguſti Divos ſervent, ambo feliciter imperetis, nepoti Gordiani Præturam decernimus, nepoti Gordiani Conſulatum ſpondemus, nepos Gordiani Cæſar appelletur, tertius Gordianus Præturam accipiat.* Voilà l'Arreſt du Senat, tel que Capitolin le rapporte; mais la Harangue que Maximin fit à ſes troupes, lors qu'il eut appris l'élection des Gordiens, eſt encore auſſi forte pour prouver qu'il y a eu un Gordien fait Ceſar au mois de May de 990. Cet Empereur parle de la haine que le peuple a témoigné contre lui, & dit à ſes ſoldats : *Nec priùs permiſſi ſunt patres conſcripti ad Palatium ſtipati armatis ire, quam nepo-*

Capi. in Maximino.

tem Gordiani , Cæsaris nomine nuncuparent , & Gordianos patrem ac filium Augustos vocarent. Cette Harangue que Capitolin rapporte, a toûjours passé pour la veritable ; il est vrai que presque tous les Sçavans ne songeant pas qu'il pouvoit y avoir un quatriéme Gordien, l'ont voulu reformer & en ôter l'endroit que nous en avons cité, comme si il ne falloit pas en même-temps ôter aussi de Capitolin l'Arrest du Senat que nous avons allegué, lequel dit encore plus expressément la même chose. Il est vrai que dans l'opinion ordinaire où l'on ne reconnoît qu'un Gordien, ces passages sont inexplicables, puisqu'il est constant que Gordien Pie n'a été fait Cesar qu'après la mort des deux Gordiens Affricains, & la harangue de Maximin. Mais dans nôtre opinion, il n'est pas besoin de chicaner le texte de Capitolin. Nôtre Gordien est celui qui fut fait Cesar au mois de May, & Gordien Pie celui qui obtint cette dignité au mois de Juillet suivant. C'est de lui que parle Capitolin dans l'Histoire de l'élection de Balbin & de Pupien, lorsque le peuple & les soldats effarouchez de la severité de

In Maximinis.

ce dernier vinrent au Capitole, en criant au Senat, *Gordianum Caſarem omnes rogamus, hic nepos erat Gordiani ex filia*, & peu après, *inductus in Curiam Caſar eſt appellatus.* D'ailleurs ſi Gordien Pie avoit été ce Gordien qui fut proclamé Ceſar au mois de May; quand au mois de Juillet ſuivant l'Empire vint à vacquer par la mort des deux Affricains, le peuple n'eut pas ſeulement demandé pour lui la dignité de Ceſar, comme il fit, mais l'Empire lui appartenant de droit, ſi le Senat ſe fût aviſé de l'en exclure, il ſe ſeroit ſoûlevé hautement contre cette injuſtice, & c'eſt ce qu'il n'a pas fait. On peut nous oppoſer, qu'il n'y a pas d'apparence que du moins quelque Auteur ne nous eût appris ce que ſeroit devenu nôtre Gordien, ſi il avoit jamais exiſté. Cette objection ſeroit forte, ſi nous n'avions une réponſe poſitive à donner. C'eſt Zoſime qui nous la fournit. Cet Auteur nous apprend que les Gordiens firent naufrage, en faiſant canal d'Affrique à Rome. Or ceux qui ſçavent que les Livres ne s'imprimoient pas autrefois, mais qu'ils étoient décrits par des

Lib. I.

copistes, la plusſpart du temps mal habiles gens, & qui cependant avoient une démangeaiſon extraordinaire d'y faire des corrections, n'auront pas de peine à croire, que quelque demi-ſçavant copiste aura crû faire merveille en ſubstituant un pluriel à la place d'un ſingulier, & en écrivant Γορδιάνων pour Γορδιάνον, parce qu'il avoit lû ou oüi dire autrefois qu'il y avoit eu deux Gordiens Affricains. Si nôtre conjecture paſſe une fois pour veritable; il n'y a plus à douter, puiſque voilà un nouveau Gordien qui ne peut être aucun des trois connus ordinairement, le genre de ſa mort étant tout à fait different du leur. Ce ne peut être Gordien Affricain le pere, mort comme nous l'avons vû dans Carthage, où il s'étrangla de deſeſpoir, après la perte de la bataille. Ce ne peut être non plus Gordien Affricain le jeune que nous avons vû perir ſur terre, dans la bataille qu'il perdit contre Capellien. Enfin Gordien Pie n'est mort que long-temps après les circonſtances dont Zoſime accompagne la mort de ce Gordien peri ſur mer; & perſonne n'ignore que cet Empereur eſt mort vers l'Euphrate, fort

éloigné de la mer & de l'Affrique;ce doit donc être un autre Gordien; & si cela est, c'est précisement le nôtre, auquel conviennent toutes les circonstances que Zosime rapporte de sa mort, comme d'avoir précedé celle de Maximin & de Maxime. Suivant ce que nous en avons déja vû, nôtre Gordien étoit apparemment un jeune enfant, que l'on envoyoit à Rome, pour conserver par sa presence l'affection que le Senat & le Peuple avoient témoigné pour sa famille. Il étoit fort important aux Gordiens de conserver cette affection, & pour l'entretenir il falloit lui montrer un objet auquel elle pût s'attacher. Le jeune & le vieux Gordien Affricains n'étoient pas pour lors en état de faire ce voyage; les affaires que Capellien leur donnoit en Affrique, leur défendoient d'abandonner cette Province sur peine de la perdre Or pour conserver Rome, il falloit conserver l'Affrique, qui seule pouvoit y entretenir l'abondance. Comme l'Italie étoit fort peuplée, & que le grand nombre de Maisons de plaisance dont elle étoit couverte, laissoit assez peu de terres labourables, il n'y avoit pour l'affamer

qu'à l'empêcher de tirer les bleds d'Afrique & d'Egypte ; & on ſçait aſſez que quelque affection que le Peuple Romain témoignât pour un parti, il n'étoit jamais zelé que *uſque ad panem & circenſes.* Les deux Gordiens Affricains étoient donc abſolument neceſſaires en Affrique. Le pere pour manier les affaires du parti, & le fils pour le mettre à la tête de l'armée qu'il falloit mener contre Capellien ; car le grand âge empêchant Gordien le pere d'en être le General, on ne pouvoit en confier ſans imprudence la conduite à un autre, puiſque dans la ſituation où étoient les affaires toute la fortune du parti en dépendoit. Apparemment que dans la neceſſité où ils étoient de reſter en Affrique, & d'envoyer quelqu'un de la famille à Rome, ils prirent le parti d'y envoyer nôtre Gordien, inutile à Carthage, à cauſe de ſa jeuneſſe, & tres-utile à Rome, où il ne falloit qu'un Prince de ſa famille, pour entretenir l'affection du Peuple, & où cette affection pouvoit faire tout le reſte. Le chemin de Carthage à Rome eſt de prendre la mer, & ſans doute nôtre jeune Prince ſera peri par un

naufrage, accident assez ordinaire sur cet élement. Mais quand bien même, ce que je ne crois pas, le passage de Zosime ne pourroit pas souffrir une correction aussi douce que celle que nous y avons faite, il ne laisseroit pas neanmoins d'appuyer beaucoup nôtre sentiment, excepté dans ce qui regarde la Religion Chrétienne, dont Zosime étoit un zelé adversaire, cet Auteur n'est pas des moins sinceres; il faut donc qu'il ait été trompé lui-même lors qu'il a écrit que les Gordiens Affricains étoient peris en faisant canal d'Affrique en Italie. Or il ne l'a pû être, si veritablement quelque Gordien n'a fait naufrage vers ce temps-là: Qui auroit donné une pensée si étrange à un homme qui écrivoit l'Histoire d'un temps dont il n'étoit éloigné que d'un siecle ou environ, s'il n'avoit trouvé quelque chose d'approchant dans les memoires dont il se sera servi, s'il n'eût été préoccupé par ces memoires, & qu'il eût cherché à s'instruire sur la mort des Gordiens, il avoit sous sa main quantité d'Auteurs qui pouvoient le satisfaire. Herodien, Capitolin, Dexippe, Junius Cordus, &

je ne ſçai combien d'autres Hiſtoriens de ce temps-là l'avoient précedé, mais Zoſime ayant lû dans quelques memoires, qu'un Gordien étoit peri ſur mer, l'aura entendu des Affricains, & l'aura écrit dans ſon Hiſtoire. Car enfin toutes les apparences ſont que Zoſime a été trompé, & que s'il a fait la faute, il l'a faite de bonne foi. Un Hiſtorien qui déguiſe la verité, le fait ordinairement, ou pour embellir ſon Hiſtoire, ou pour obliger quelqu'un; ou enfin parce que le puiſſant motif de religion l'y engage: Mais qui pouvoit prendre intereſt du temps de Zoſime au genre de mort des Affricains? Qu'en revenoit-il à la religion Payenne, que ces Princes fuſſent peris ſur mer ou ſur terre? Et quel ornement nouveau en tiroit-il pour ſon Hiſtoire? D'ailleurs un Ecrivain, lorſqu'il altere quelque choſe, il le fait toûjours de maniere qu'il puiſſe être crû par ceux pour leſquels il écrit. Quelque interêt même qu'il puiſſe y avoir, il ne nie jamais des faits de notorieté publique, pour en ſuppoſer d'autres, ce ſeroit perdre toute croyance; car quelque loin que l'on pouſſe le Pyrrhoniſme de l'Hiſtoire,

le genre de mort des Princes peris en public, & aux yeux de tout le monde, n'eſt pas de ces évenemens qui s'envelopent dans les tenebres du temps, & ſur leſquels on peut impoſer. Si les hommes ont beaucoup de pente à croire des choſes ſemblables à celles dont ils ſont perſuadez, ils ont une repugnance invincible à croire des choſes entierement contraires à ce qu'ils ont crû juſqu'alors. C'auroit donc été une temerité inſuportable à Zoſime d'entreprendre de ſang froid de perſuader à ſes contemporains que les Gordiens étoient peris ſur mer, ſi veritablement il avoit ſçû leur genre de mort, qui eſt ſi different d'un naufrage ; & jamais on ne croira que l'envie de dire quelque choſe de nouveau, ait pû pouſſer juſques-là un homme raiſonnable. On ne peut pas éluder auſſi l'autorité du paſſage de Zoſime, en interpretant ce qu'il dit du naufrage des Gordiens, d'un naufrage & d'une tempête metaphorique, les mots qu'employe cet Hiſtorien, font voir qu'il ne peut s'entendre que d'une veritable mer & d'un veritable naufrage : τῶν δὲ βία ἐν τῷ πλεῖν ἀπολυμένων. D'ailleurs ce qu'il dit

dit qu'ils s'étoient embarquez pour passer en Italie, doit convaincre les plus obstinez. Dans l'examen de ce chapitre, il est bon d'avertir que j'ai mis le mot de Γορδιάνων pour l'article τῶν qui les designe. Cette substitution éclaircit le sens de mon discours, & ne fait rien du tout au sens du passage.

Que les Historiens ne s'expliquent pas davantage sur les Gordiens, il n'y a rien d'extraordinaire pour ceux qui ont quelque habitude avec les Historiens du neuviéme & du dixiéme siecle de Rome. Leur recit la plusspart du temps n'est pas si intelligible, qu'il ne faille tirer par conjecture la suite des principaux évenemens, & sans le secours des Medailles il seroit impossible d'en débroüiller la Chronologie, & d'en developer les tenebres. Ce sont les Medailles qui ont donné la naissance, comme je l'ay dit ci-dessus, à l'opinion que j'explique; & je vais rendre compte des preuves que je crois pouvoir estre tirées de cette espece de monument pour la soûtenir.

Il n'y a rien dans les Medailles dont on ne puisse se servir pour illustrer l'Histoire. Les dates qu'elles portent, la

reſſemblance, ou la difference des viſages qu'elles repreſentent, la qualité du métail même ſur lequel elles ſont frappées ; Tout cela entre les mains d'un habile homme a ſon uſage ; ce qui fait l'autorité de ces preuves, & ce qui leur donne credit, c'eſt leur certitude éprouvée, qui fait que l'on ne ſe trompe jamais en les ſuivant. On a trouvé & l'on trouve tous les jours de fort bonnes raiſons pour juſtifier des dattes & des époques, leſquelles paroiſſoient extravagantes & contradictoires. Les belles choſes que Monſieur Toinard a découvertes ſur ce ſujet dans les Medailles de Commode, de Trajan & de Tite, font foi de ce que j'ai avancé, & nous démontrent en même-temps l'ignorance de certaines gens qui ne balançoient pas de condamner ce qu'ils ne pouvoient pas expliquer, comme ſi leur habileté ſervoit de bornes, au-delà deſquelles il ne fût point permis à celle des autres de s'étendre ; mais ce qui fait le plus à nôtre ſujet, c'eſt que tous ceux qui ont jamais vû des Medailles Romaines ſont convaincus de la parfaite reſſemblance de toutes les Medailles d'un Empereur,

avec la ſeule difference que l'âge y doit mettre. Par *Medailles Romaines* ; je n'entens parler ici que de celles qui ſe frappoient à Rome, & non pas des Medailles qui ſe fabriquoient dans les Colonies, ou dans les Villes Grecques qui avoient le droit de faire battre monnoie ; quoique cependant elles portent le viſage d'un Empereur Romain. Comme les ouvriers en étoient ordinairement fort mediocres, il n'y faut pas chercher (j'en excepte un fort petit nombre) ni la reſſemblauce, ni la beauté, ce qui les rend ſi conſiderables, ce ſont leurs époques & les preuves Geographiques que l'on en peut tirer. Enfin toutes les belles Medailles des Empereurs ſont tellement ſoupçonnées d'avoir été frappées à Rome, qu'un Antiquaire qui ſe confeſſe lui-même fort habile, prétend que celles d'Antioche de Piſidie ſe fabriquoient à Rome, parce qu'elles ſont d'une belle maniere & d'un bon Maître. Mais pour en revenir à nos Medailles Romaines, il eſt certain que rien n'égale l'habileté de leurs ouvriers à rendre tous les traits qui ſervent à caractériſer un viſage, & c'eſt la perfection qu'ils ont conſervée la der-

Harduï. in antir rhet.

niere. Peut-être s'étoient-ils fait une étude particuliere de cette expression, ou, ce qui est assez probable, ils devoient avoir quelque secret pour amollir les métaux, secret, qui, comme beaucoup d'autres, sera peri, lorsque l'inondation des Barbares a fait changer de face à la terre. L'experience nous apprend que le secret d'attendrir les métaux, & sur tout le cuivre, n'est pas impossible : Un de mes amis, homme de foi, m'a assuré fort souvent qu'étant en Angleterre, il l'avoit vû pratiquer plusieurs fois au feu Prince Robert : Non-seulement ce Prince avoit le secret de rendre le cuivre le plus fier aussi doux que du plomb ; mais dès qu'il lui plaisoit, il lui redonnoit sa premiere dureté, & même le rendoit aussi intraitable au marteau que l'acier le mieux trempé. On voit assez par là la facilité qu'avoient les Romains de faire de beaux coins de cuivre, supposé qu'ils eussent ce secret, & combien ensuite il leur étoit aisé de frapper de belles Medailles: & veritablement il est impossible de concevoir comment nos Medailles de grand bronze ont pû servir de mon-

noie, ſi l'on n'accorde aux Romains la connoiſſance de ce ſecret. On voit dans differens endroits de Pline, que les droits de Seigneuriage, de Fabrique, &c. que les Empereurs prenoient ſur les eſpeces, étoient fort mediocres; & ſur ce pied-là, nos Nerons de grand bronze, leſquels au plus ne valoient qu'un Seſterce ou deux, c'eſt-à-dire dix-huit deniers ou trois ſols de nôtre monnoie, fuſſent revenus aux Princes à trois fois leur prix; il en eſt de même à proportion du moyen bronze, & des autres monnoies de cuivre, puiſque la hauteur de leur relief auroit voulu qu'on les eût moûlées auparavant, ſi l'on n'avoit pas eu le ſecret d'attendrir le métail, ſur tout les Romains n'ayant pas l'uſage du balancier, & imprimant leurs eſpeces ſeulement à coups de marteau. Ajoûtez à cela que les coins ne ſervoient pas long-temps aux Romains, ce qui ſe voit, parce que de deux cens Medailles qui porteront le même revers, il n'y en aura pas peut-être deux où l'on ne trouve quelque différence qui démontre qu'elles auront été imprimées dans des creux differens; ce qui joint à

ce que nous avons dit, auroit fait monter les frais de la fabrique des Medailles à des ſommes immenſes, s'il eût fallu travailler ſur de l'acier. Nous avons encore quelque choſe pour nous de plus fort que des conjectures. Le peu de coins des anciens qui nous reſtent, ſont tous de cuivre, & ce cuivre eſt extrêmement fier, & aigri par art, pour pouvoir reſiſter aux efforts du monnoyage. Mais pour revenir à la reſſemblance, elle eſt ſi grande dans les Medailles Romaines, que l'on reconnoît les traits des peres & des meres dans leurs enfans, & reciproquement ceux des enfans dans leurs parens. Il n'eſt fait aucune mention de Pauline dans les Hiſtoriens, & cette Princeſſe n'eſt reconnuë pour femme de Maximin, que parce que ſes traits ſont tout à fait les mêmes que ceux de Maxime fils de cet Empereur, & la fabrique de leurs Medailles (comme l'a fort bien remarqué le docte Monſieur Vaillant) entierement ſemblable. Quand même l'Hiſtoire ne nous apprendroit pas que Fauſtine la jeune eſt la mere de l'Empereur Commode, on le découvriroit aiſement par les Medailles, tant on

Voyez le Cabinet de Sainte Geneviéve.

In preſt. num.

trouve de ressemblance entre l'air du visage de cet Empereur dans les Medailles qui le representent encore jeune, & l'air du visage de l'Imperatrice sa mere. De maniere qu'il est fort ordinaire de trouver dans ce sujet, ce que l'on regarde avec tant d'admiration dans le célebre Tableau de Raphaël, qui represente le sacrifice que l'on vouloit faire à Lydda en Licaonie, à Saint Paul & à Saint Barnabé, que l'on y avoit pris pour des Dieux. C'est de cette vieille, ayant sa fille auprès d'elle dont j'entens parler; on pretend remarquer dans leurs visages cette ressemblance produite par le sang, à travers toute la difference que la vieillesse & la jeunesse mettent dans deux personnes. Il est facile de remarquer dans les Medailles de Trajan & d'Hadrien tous les differens degrez d'alteration qu'expose le visage d'un homme qui vieillit; & si l'on s'appliquoit exactement à les connoître, je ne doute pas que ces degrez ne servissent beaucoup à remplacer le manque de *Tribuniti. potest* ou des années du regne, qu'on regrette dans la pluspart des Medailles de ce dernier. J'ajoûterai ici pour montrer

jusqu'où alloit l'habileté des Graveurs du haut Empire à rendre sur la monnoye la physionomie des Princes, qu'un Medecin fort habile antiquaire a crû que l'on pouvoit connoître, independamment de tout autre secours, quelles avoient été les inclinations & le naturel de ceux qu'elles representoient. Je doute fort pourtant que la sûreté des traits pût suppléer le teint que les Medailles ne donnent pas; & ce teint cependant est une plus certaine indication du temperament d'un homme. Neanmoins l'essay dont Monsieur Spon a accompagné son projet, a plû à bien des gens, & j'ai vû quantité de personnes de bon goût souhaitter que l'on l'achevât.

Spon Recher. d'antiq.

Cette étude du moins, si elle étoit sûre, seroit d'autant plus utile, qu'elle conduiroit à une plus exacte connoissance du regne de ces Princes, les Souverains suivant ordinairement leur temperament, & n'étant pas necessitez à vivre contraints comme la pluspart des autres hommes. On voit par ce que nous venons de dire de l'exactitude des Medailles Romaines dans les ressemblances, que

que celles qui portent des têtes tout à fait différentes ne peuvent appartenir aux mêmes Princes. Antonin le Debonnaire, Caracalla & Elagabale s'appellent tous trois *Antoninus Pius Felix, &c.* dans leurs Medailles, dont les Legendes ne mettent quasi jamais de difference entr'eux, sur tout dans celles de ces deux derniers Empereurs; car l'étoile que l'on pretend caractériser les Medailles d'Helagabale ne se trouve pas toûjours dans le bronze, & ne se rencontre presque point dans les autres metaux. C'est donc la seule difference du visage qui separe presque toûjours les monnoyes de ces Princes; & sans cette pierre de touche souvent elles resteroient confonduës. Mais avec ce secours, les jeunes Ecoliers antiquaires ne se trompent pas sur les Medailles dont nous venons de parler. Celle des deux Gordiens Affricains ne se distinguent, comme nous l'avons dèja dit, que par la sensible différence qui se trouve entre leurs visages, aidée encor par celle que quarante ans de plus dans l'un que dans l'autre y doit mettre. C'est sur ce principe que je prétens que la Medaille que j'ay fait ici gra-

ver ne peut appartenir à Gordien Pie; & doit être par consequent à nôtre Gordien, ou Gordien troisiéme. Toutes celles que je pretens lui appartenir en toutes sortes de metaux, sont entierement semblables en tout à celle que j'ai fait graver, & je n'en ay pas encore vû de differens revers. La tête est sans couronne, telle que les Cesars la portoient, & l'inscription lui donne ce titre. Le revers represente les instrumens dont les Romains se servoient ordinairement dans leurs sacrifices expliquez trop de fois pour l'être encore ici. L'autre que j'ai fait graver est une de Gordien Pie, frappée la premiere année du regne de ce Prince. On voit assez que ce n'est pas le même visage, nôtre Gordien n'est qu'un enfant, & Gordien Pie paroît tel qu'il étoit lors qu'il fut élevé à l'Empire, c'est à dire, un jeune homme d'environ quatorze ans. Or Gordien Pie n'a pas été assez long-temps Cesar pour paroître dans ces premieres Medailles un enfant de cinq ou six ans, & un adolescent de quatorze, dans celles qui ont été frappées la premiere année de son Empire. Du mois de Juillet de l'année

de Rome 990. où il fut fait Cesar jusqu'au mois de Juillet de l'an de Rome 991. qu'il fut fait Empereur, il n'y a que treize mois tout au plus; & en treize mois on ne peut pas changer si considerablement, il seroit inutile d'en dire davantage sur une difference que les Medailles montrent assez. On peut nous objecter ici que la ressemblance n'est pas si sûre dans les Médailles Romaines, que l'on s'en puisse autoriser legitimement, pour assurer ou pour nier des faits considerables. Celles de Galba, de Macrin & de Maximin, sont souvent si differentes entr'elles, que le seul nom des Empereurs les fait reconnoître. Cette difficulté seroit puissante, si nous n'avions contre, des réponses peremptoires. Galba fut reconnu Empereur à Rome qu'il étoit encore en Espagne; & l'on mit son image sur la monnoye long-temps avant qu'il y arrivât. Le séjour qu'il avoit fait hors de Rome & en Espagne l'avoit assez changé pour faire que l'idée qui en étoit restée à Rome fût devenuë fausse. Rien ne change plus un homme que la vieillesse, & Galba qui n'étoit plus jeune, lorsqu'il

ſe retira de Rome avoit vieilly conſiderablement pendant ſon ſéjour à Fundi, & les huit années de ſon Gouvernement d'Eſpagne. Il n'y a donc pas ſujet de s'étonner ſi les Medailles qui lui ont été frappées dans le commencement de ſon Empire, ſont differentes de celles qui ſe firent dans la ſuite, lors qu'à l'arrivée de ce Prince l'on eût reformé les coins. Macrin lors qu'il fut fait Empereur, étoit ſans barbe, & d'ailleurs en Syrie; & ſes premieres Medailles le repréſentent razé. Dans la ſuite pour reſſembler davantage à Marc-Aurele, dont la memoire étoit en veneration par tout l'Empire, il voulut nourrir ſa barbe, & dans peu il en porta une fort longue. Il n'y a donc rien de ſurprenant de voir que dans ſes dernieres Medailles qui le repreſentent avec cette barbe, il ne reſſemble pas au Macrin des premieres. La barbe eſt un ornement qui déguiſe un homme autant qu'aucun autre. L'illuſtre Monſieur Vaillant au retour d'un voyage d'Outremer, avoit rapporté à Marſeille une longue barbe à la Levantine. Le lendemain de ſon arrivée s'étant aviſé de ſe faire

Herod. lib 5.

razer en Ville, l'Hôte à son retour ne le vouloit plus reconnoître, & il lui fallut donner caution pour rentrer en possession de ses propres hardes. Maximin étoit en Allemagne, lorsque les troupes le firent Empereur, & la promptitude avec laquelle les Romains travailloient à faire des monnoyes au coin du nouveau Prince ne leur permit pas d'attendre les instructions necessaires pour en faire qui lui ressemblassent. Cet empressement des Romains se manifeste par la quantité de Medailles d'Empereurs qui n'ont pas regné fort long-temps, de maniere que personne n'en peut douter. On peut juger de ces Medailles, comme de la pluspart de celles qui ont été frappées en Hollande & en Allemagne à la gloire du Roi, dans lesquelles ce Prince n'est pas reconnoissable. Mais comme par exemple, les Medailles que M. l'Abbé Bizot, le premier homme de son siecle pour la fabrique & pour la connoissance du moderne, a fait frapper en Hollande de ce Prince, ne laissent pas d'avoir son air; de même il y a certains Empereurs ausquels on n'a pas laissé de frapper des

Medailles ressemblantes, quoi qu'éloignez de Rome. Tels ont été par exemple les Gordiens Affricains, Hadrien qui se trouva dans l'Orient lorsqu'il succeda à Trajan. Les raisons en sont si faciles à trouver, qu'il seroit inutile de les rapporter, ce seroit aussi en vain que l'on m'opposeroit, que les monnoyes Romaines pouvoient se fabriquer où étoit le Prince, & que c'est moins sur le manque d'instructions necessaires, que sur le peu d'habileté des Monétaires qu'il faut rejetter la difference qui se trouve entre les Medailles de Galba & de Maximin, lesquels n'ayant pas regné longtemps, devroient être representez toûjours les mêmes; qu'ainsi on ne doit pas trop compter sur le burin de ces ouvriers, quand il s'agit de decider quelque importante question. A cela il n'y a pas d'antiquaire qui ne réponde, que les Medailles Romaines, & sur tout celles de bronze se frappoient toûjours à Rome. C'est une verité si constante, que celles mêmes qui se frappoient hors de Rome pour le compte des Empereurs, étoient Grecques, & portoient le nom de la Ville

où elles avoient été fabriquées, comme cela paroît par les Medailles d'Antioche, où l'on frappoit des Medailles à caractéres grecs dans la monnoye du Prince, quoique celles qui se fabriquoient dans la monnoye de la Ville portassent des caractéres Latins. D'ailleurs tout ce que j'appelle monnoye Romaine de cuivre, porte le *S. C. Senatus Consulto*, ce qui marque qu'étant frappées par Arrest du Senat, le Prince n'en étoit pas tout à fait le maître, & qu'il ne l'étoit que conjointement avec le Senat. En effet, nous ne trouvons pas de Medailles Romaines des Empereurs qui n'ont jamais été reconnus à Rome. Nous n'en avons pas de *Pescennius Niger*, de cette espece, & cependant on en trouve un assez bon nombre de *Didius Julianus*, qui a regné bien moins de temps que lui, mais qui étoit le Maître de Rome, marque donc infaillible que ces Medailles ne se frappoient point hors de cette Ville; à quoi on pourroit nous objecter que du moins cela ne conclud pas à l'égard des Medailles d'or & d'argent, que le *S. C.* ne s'y trouvant pas, l'Empereur en étoit absolu-

ment le maître, que comme elles se fabriquoient apparemment par tout où le Prince se trouvoit, si elles ne ressemblent pas, c'est moins faute des instructions necessaires, que par le peu d'adresse des ouvriers. A cela je réponds que je croy être bien fondé à soûtenir aussi que les Medailles ordinaires d'or & d'argent ne se frappoient qu'à Rome. Celles des Princes qui n'y ont pas été reconnus étant tout à fait mediocres: telles sont par exemple les Medailles d'argent de *Pescennius Niger*, lesquelles pour l'aloi & pour la fabrique sont inrieures au dernier point à celles de *Didius Julianus* son contemporain. Apparemment le Senat & le Peuple avoient le même droit sur les monnoyes d'or & d'argent, que sur celles de bronze. J'en puis donner deux preuves: La premiere, sont quantité de Medailles de Trajan & d'autres Princes en or & en argent, où l'on lit *S. P. Q. R. Senatus Populus que Romanus*, *OPTIMO PRINCIPI*: marque que c'étoit le Senat, qui du moins en partie faisoit frapper la Medaille, puisqu'il auroit été ridicule qu'un Prince se fût offert à lui-

même une Medaille au nom du Senat & du Peuple. On ne peut pas nous dire que la dedicace qu'emporte cette inſcription *S. P. Q. R. &c.* tombe, non pas ſur la piece de monnoye, mais ſur ce qu'elle repreſente ; comme par exemple ſur la colomne Trajanne ſur *la via* ou l'*aqua Trajana*, que le Senat ou le Peuple avoient fait bâtir à la gloire du Prince ; car outre que l'on ſçait que ces bâtimens ont été faits aux dépens de cet Empereur, il ſe trouve beaucoup de Medailles de ce Prince, qui repreſentent quelque choſe d'inventé, & qui n'exiſtoit point, ou même une figure enigmatique, comme Trajan relevant une femme qui repreſente Rome ; l'adoption de ce même Prince, marque que ce ne peut pas être ce que repreſente la Medaille, mais la Medaille même que l'on offre à l'Empereur. La ſeconde preuve que le Senat avoit droit à la fabrique des eſpeces d'or & d'argent eſt, que le *S. C. Senatus Conſulto* ſe trouve ſur quelques Medailles d'or & d'argent d'Auguſte, de même que ſur le bronze. Il eſt vrai que dans la ſuite on a negligé de l'y mettre, quoique l'on

fût fort ſoigneux de le marquer ſur les eſpeces de bronze, mais c'eſt qu'il étoit inutile ſur celles d'or & d'argent. L'Empire Romain étoit rempli de Villes libres & de Colonies, leſquelles avoient droit de faire battre monnoye ſur du cuivre, & ces monnoyes n'avoient cours que dans le diſtrict des Villes qui les avoient fait frapper, & je croy même avoir ſujet de douter que la Communauté où ὁμονόια qui étoit entre certaines, s'étendit juſqu'aux eſpeces. J'appuie ce ſentiment ſur l'inégalité de titre de poids & de grandeur qui ſe trouve; par exemple, dans les Medailles de differentes Villes d'Ionie frappées ſous le même Empereur & dans la même année, il devoit neanmoins pour la commodité du commerce y avoir une monnoye commune entre toutes ces Villes, & cette monnoye ne pouvoit être que celle du Souverain; c'eſt-à-dire, de Rome, comme autrefois en France nous avons vû les Seigneurs faire frapper des eſpeces, leſquelles avoient cours ſeulement dans les terres de celui qui les faiſoit fabriquer, tandis qu'il y avoit une monnoye commune à

tout le Royaume, qui étoit celle du Roy. C'étoit donc pour distinguer la monnoye Romaine des autres, & sur tout de celle des Colonies où l'on frappoit aussi en Latin, que l'on y marquoit le *S. C.* qui lui servoit comme d'un passe-port, qui la faisoit courir par tout l'Empire. Antioche étoit si jalouse du droit qu'elle avoit acquise de faire mettre le *S. C.* sur ses Medailles, qu'on ne peut pas douter qu'il n'y eût un privilege fort utile attaché à ces marques; mais ce *S.C.* necessaire dans les Medailles Romaines de bronze pour les distinguer de celles du reste de l'Empire ne l'étoit plus dans les especes d'or & d'argent; les Villes libres & les Colonies n'ayant pas permission de battre sur ces metaux. L'or premierement ne fait aucune difficulté : quant à l'argent dans le fond, il n'en fait gueres davantage. On n'en trouve que fort rarement, & encore sous certains Empereurs, quand la quantité des Medailles étrangeres de bronze surpasse de beaucoup celle des Medailles Romaines. Le grand & le moyen bronze des Romaines de Caligula ne fournissent que quatre revers differens,

& le Colonies & les Grecques en fournissent plus de quarante. Ensuite les Medailles Grecques qui passent d'argent, sont de deux especes : Les premieres sur bon argent, & les secondes sur du potain. Les premieres sont si semblables aux Romaines pour la forme, le poids & la fabrique, que joint à ce qu'elles ne portent jamais le nom d'aucune Ville, comme le font celles de bronze (celles d'Egypte exceptées) on les peut croire fabriquées à Rome; les autres qui sont de potain, & quatre ou cinq fois plus pesantes & plus grandes aussi que les Medailles Romaines, ne portent presque jamais le nom d'aucune Ville, mais presque toûjours celui d'un Preteur, ou simplement l'année de l'Empire; mais après tout, n'étant pas d'argent, elles ne font pas d'exception à la regle que nous avons voulu établir. Je sçai bien que sous Claude il se trouve un Medaillon d'argent frappé par les Communautez d'Asie, & un autre qui represente la Diane d'Ephese; mais leur rareté & leur poids montrent que ce sont de vrais Medaillons, ainsi, que jamais ils n'ont servi de monnoye. En-

fin la même raison qui est cause que le *S. C.* ne se trouve pas sur les Medaillons Romains, qui est, qu'il y étoit inutile, ces pieces n'étant pas especes ayant cours, veut aussi qu'on n'ait pas été si soigneux de le mettre sur les especes d'or & d'argent, quoique fabriquées sous l'autorité du Senat, parce qu'il y étoit inutile, n'étant pas necessaire de les distinguer, comme celles de bronze, des autres monnoyes de l'Empire.

L'habileté des Monetaires Romains restant donc sans contestation, on voit assez que ce ne pourroit être par leur faute, que les Medailles frappées à Gordien Cesar ressembleroient si peu à celles qui lui furent fabriquées treize mois après lors qu'il fut devenu Empereur. Cependant ils seroient inexcusables, si elles appartenoient toutes à Gordien Pie, puis qu'ils ne pourroient se parer ici de la même deffense que nous avons apportée à l'égard de Galba, qui, comme nous l'avons dit, n'étoit pas à Rome lorsque l'on commença de lui frapper des Medailles. Gordien Pie, comme nous l'apprend

Capitolin, étoit élevé à Rome, & auroit été fort connu des Monetaires, si ç'eût été lui, & non pas son cousin, qui eût été fait Cesar au mois de May de l'année 990. lorsque les deux Affricains furent reconnus Empereurs.

Il y a encore d'autres sujets de ne pas donner à Gordien Pie les Medailles dont il est icy question, si ces Medailles appartenoient à ce Prince, elle ne pourroient avoir été frappées que sous l'Empire de Balbin & de Pupien, puis qu'il ne fut fait Cesar qu'à la promotion de ces Empereurs; cependant elles ne sont pas du même burin que celles de ces Princes: mais au contraire, c'est absolument la même graveure & la même main que dans celles des Gordiens Affricains. Or si elles ont été frappées en même-temps que celles de ces deux Empereurs; on ne peut pas douter qu'elles n'appartiennent à nôtre Gordien. Le seul qui a pû être Cesar pendant leur Empire, il en est de même du métail sur lequel on a travaillé, que de l'ouvrage. Les Medailles de nôtre Gordien, qui comme nous l'avons dèja dit, devroient avoir èté frappées

avec celles de Balbin & de Pupien ne leur ressemblent nullement, ni pour la quantité ni pour la qualité du métail. Cela se voit dans le bronze, mais cela se remarque encor plus aisement dans l'argent, où les differences sont plus sensibles. Les Medailles de nôtre Gordien sont d'un argent fin, rondes, & beaucoup mieux travaillées que celles de Balbin & de Pupien qui sont d'un aloy où il entre les trois quarts d'empirance, & d'une rondeur fort negligée: Outre cela le métail des Medailles des deux Affricains est entierement semblable à celui de nôtre Gordien, c'est le même titre, c'est la même figure; nous avons dèja dit que c'étoit la même graveure. Je ne doute pas que cette preuve ne paroisse bien considerable à ceux qui ont du goût, pour ces sortes de choses, & la difference de burin & de métail qui se trouve entre les Medailles de differens Princes, dont le regne a été trop court pour donner lieu à diverses fabriques est à mon gré une des plus fortes que l'on puisse apporter, pour dire qu'elles n'ont pas été frappées en même-temps. Trajan Dece

& Alexandre Severe se disputoient Barbia Orbiana, tous deux vouloient l'avoir pour femme, & on trouvoit même certaines inscriptions que l'on pretendoit ajuger Barbia Orbiana au premier. Cependant Monsieur Vaillant aiant jugé à propos de consulter la fabrique des Médailles de cette Imperatrice, a trouvé que le burin & le métail étant tout à fait semblable à celui d'Alexandre Severe, il falloit prononcer en sa faveur. Tout le monde a trouvé sa Sentence si équitable, que l'on s'y est soûmis entierement, & aujourd'hui pas un Antiquaire n'oseroit dire que Barbia Orbiana est femme de Trajan Dece, comme cela s'imprimoit autrefois. On voit donc assez par là que l'on peut consulter avec fruit le burin & le métail des Medailles, & qu'on se rendroit ridicule, en rejettant leurs témoignages. J'ai vû un fort habile Antiquaire m'objecter que si les Medailles dont il s'agit icy appartenoient, comme je le pretens, à un Gordien fils de Gordien l'Affricain le jeune, elles devroient aussi porter dans leurs legendes le surnom d'*Affricanus*, & avoir

Praef. Num. T. I.

avoir *M. ANTON. GORDIANUS AFFR.* au lieu que *L'AFFR.* ne se trouve pas constamment dans aucune. A cela je réponds, que les enfans ne portoient pas toûjours les mêmes surnoms que les peres. On sçait assez quelles étoient les Coûtumes des Romains à l'égard du *Pranomen Nomen, agnomen & cognomen*; mais sans raisonner d'avantage, l'objection ne prouve rien par la regle qu'elle prouve trop. Si on en pouvoit tirer que le fils de Gordien Affricain le jeune a dû porter le même surnom de son pere, & s'appeller *Affricanus* ainsi que lui, à plus forte raison, en pourroit-on conclure que Gordien Affricain le pere à dû porter du moins le même nom que son pere. Ce pere cependant, comme nous l'apprend Capitolin, s'appelloit *Metius Marullus*, chose qui fait voir clairement la foiblesse de l'objection. Si Gordien le pere a pû quitter tous les noms de son pere pour s'appeller Gordien, à cause que sa mere s'appelloit *Ulpia Gordiana*; à plus forte raison nôtre Gordien n'aura-t'-il pas été obligé de prendre le surnom de son pere? vouloir

dire le contraire devant ceux qui connoiſſent les Coûtumes Romaines, c'eſt à peu près vouloir prouver que le feu Roi devoit s'appeller Henri, parce que ſon pere Henry quatriéme a porté ce nom. D'ailleurs bien des Auteurs prétendent que les Gordiens Affricains avoient pris ce dernier nom pour obliger la Province qui les faiſoit Empereurs, & cette raiſon n'engageoit pas du tout nôtre Gordien qui n'avoit l'obligation de ſon avancement qu'au Peuple & au Senat. Il ne me reſte plus qu'à répondre à une objection pour finir. Gordien Pie, dit-on, conſtamment a été Ceſar, c'eſt un fait qu'on ne peut revoquer en doute; il l'a même été pendant une année entiere. Or ſi l'on trouve beaucoup de Medailles de nôtre Gordien avec le titre de Ceſar, lui, dont la fortune n'a duré que deux mois, à plus forte raiſon doit-il y en avoir de Gordien Pie, qui le repreſentent en qualité de Ceſar? Cette objection ſeroit invincible, ſi le titre de Ceſar emportoit le privilege de mettre ſon effigie ſur les Medailles; mais cela n'étant pas, il n'y a pas ſujet de s'éton-

ner que dans nôtre ſentiment il n'y ait pas de Medailles avec le ſeul titre de Ceſar pour Gordien Pie. Trajan a été Ceſar ſous Nerva, & Antonin Pie a joüi aſſez long-temps de cette dignité ſous Adrien ; cependant nous n'avons pas aſſurément des Medailles du premier où il ſoit repreſenté ſous ce titre, & je ne ſçache pas que l'on n'en ait vû du ſecond. Quoi qu'un Prince fût Ceſar, l'Empereur étoit toûjours le Maître de lui permettre de faire repreſenter ſon viſage ſur la monnoye ; & apparemment que Balbin & Pupien qui n'avoient conſenti qu'à regret à la promotion de Gordien Pie à cette dignité, ne ſe ſeront pas mis fort en peine de lui faire cet honneur. On ſçait outre cela quelle étoit la paſſion de preſque tous les Romains pour éterniſer ſa memoire. La pluſpart ne reconnoiſſoient point après la mort d'autre vie que celle que donne à un homme l'illuſtre ſouvenir que l'on conſerve de lui ; & comme rien ne nous paroît plus affreux qu'un entier aneantiſſement, ils ſe portoient avec ardeur à tout ce qui pouvoit leur procurer cette vie imaginaire. C'eſt là l'origine

de tant de monumens magnifiques, dont les ruines embelliſſent pluſieurs païs ; c'eſt l'origine de tant de ſtatuës, des inſcriptions ſi frequentes, de la beauté de leur monnoye & du cas qu'ils faiſoient du privilege d'y faire mettre leurs têtes. En effet, c'étoit le monument le plus propre à empêcher leur memoire de perir : Combien de Princes nous ſeroient inconnus malgré tous leurs beaux bâtimens & toutes leurs inſcriptions, ſi nous ne les avions découverts par le ſecours des Medailles. Pupien & Balbin connoiſſoient aſſeurement cette verité ; & ſans doute qu'elle leur faiſoit dèja voir avec chagrin le nombre de leurs Medailles diminuer par celles de leur Confrere ; & dans cette penſée, il eſt aiſé de croire qu'ils n'ont pas trop ſongé à en faire frapper à l'honneur de Gordien, parce qu'ils euſſent encore diminué par là le nombre des leurs. Comme ces Empereurs n'ont pas regné aſſez long-temps pour voir aſſez de leurs Medailles pour s'immortaliſer, ils auront été tüez avant que d'avoir changé de ſentiment. Au reſte, je ſuis fort éloigné de donner mon opinion ſur les Gordiens, comme un probleme dé-

montré, & je ne suis pas persuadé d'avoir employé des preuves qui doivent paroître convaincantes à tout le monde. Je croy seulement mon sisteme beaucoup plus probable que l'opinion ordinaire, & je pense que bien des gens seront de mon avis. On ne peut guere pousser plus loin la certitude de l'Histoire de ces temps-là ; & il me semble que les esprits raisonnables doivent s'en contenter. L'Histoire ne peut pas donner des demonstrations comme la Geometrie. Je suis tout prest neanmoins de me rendre, si l'on peut me convaincre par de bonnes preuves, que j'ay tort de vouloir établir une nouvelle opinion. Je n'ay rien qui m'empêche d'avoüer que je m'étois trompé, quand on voudra se donner la peine de me le faire voir ; & je ne suis ni d'un nom ni d'une profession qui m'oblige d'avoir raison, & qui me défende de me rendre. Le bon est que les choses se passent parmi les Antiquaires legitimes plus honnêtement qu'ailleurs. C'est, quoi qu'en veüille dire un bel esprit, qui les appelle une nation mal-endurante, la plus honnête & la plus civile nation de toutes celles qui habitent la Republique des Lettres. Les autres Sçavans sont ai-

Rep. des Lettr.

gres, hautains, ſatyriques, & qui ſouvent pour mordre n'attendent pas qu'on les inſulte ; ceux-ci au contraire ſont polis, honnêtes, même dans leurs reprimandes, & s'ils ont à reprocher à quelqu'un qu'il eſt double, de mauvaiſe foi; qu'il fait imprimer qu'il n'a jamais vû les memoires d'un tel, quand on lui prouve par ſes propres Lettres qu'il les a lûs tout au long, & qu'il s'en eſt ſervi autant qu'il a été capable de le faire, c'eſt ſans inſulter, & dans les termes du monde les plus honnêtes. Il s'en trouve même de ſi patiens, qu'ils ſouffrent que par des Emiſſaires un Plagiaire leur dérobe leurs découvertes, & qu'il les imprime ſous ſon nom, ſans montrer au public & à ces gens-là, comme ils le pourroient, qu'ils publient des choſes qu'ils n'entendent qu'à moitié, & qu'ils ſont entierement incapables de rendre raiſon de leurs pretenduës découvertes. Quoique l'amitié que tous les hommes ont pour leurs productions aille juſqu'à la paſſion chez les Auteurs, il s'en trouve d'autres qui ſouffrent ſans replique des Livres où l'on les accuſe de deux cent fautes, tandis qu'ils peuvent montrer que l'accuſateur a tort dans preſque toutes ſes Remarques, & que lui-même

a fait ailleurs ſur la même matiere des fautes que l'on ne peut pas compter. Où trouve-on des exemples d'une pareille moderation? Ils ſont rares par tout, mais ils ſont uniques dans la Republique des Lettres. Auſſi quand on reproche aux Scioppius, aux Scaligers, aux Saumaiſes & à tant d'autres Sçavans leurs manieres dures & peu polies à l'égard de leurs Confreres, il n'y a encore qu'aux Antiquaires à qui l'on ſe ſoit aviſé de reprocher leur trop d'honnêteté pour les leurs. C'eſt un beau défaut, ſi c'en eſt un de pecher par là, & je ſouhaitterois fort que l'on n'en pût trouver dans mon Livre que de ſemblables.

Guillet Criti. du Voy. de Spon.

Cette Hiſtoire étoit déja achevée, lorſque le haſard fit tomber entre mes mains l'Hiſtoire des Empereurs de Langeloni. Je fus fort ſurpris de voir que cet Antiquaire m'avoit precedé, & qu'à l'aide des Medailles il avoit pretendu prouver comme moi, qu'il y avoit eu quatre Gordiens. Les preuves qu'il en a apportées en deux ou trois lignes, font une partie des nôtres, & ainſi il ſeroit inutile de les rapporter ici. La difference qu'il y a cependant entre Langeloni & nous, c'eſt qu'il n'a pas connu les preuves Hiſtori-

ques de nôtre opinion, & qu'il n'en a fait aucune mention dans son Livre. L'illustre Monsieur Bellori qui nous a procuré l'édition de cet Ouvrage, tient cependant contre lui pour l'opinion ordinaire, dans la supposition que l'Histoire ne souffrant que trois Gordiens, on ne doit pas sur quelque ressemblance, qui peut selon lui, n'être pas, en établir un quatriéme. Peut-être quand il aura vû ce que nous en avons écrit changera-il de sentiment. On fera telle reflexion que l'on voudra sur cette opinion; mais il me semble que c'est un préjugé qu'elle n'est pas tout à fait malfondée de voir qu'elle soit venuë à deux differentes personnes, sans que jamais ils se fussent communiquez. Au reste, s'il y a quelque honneur à pretendre de cette nouvelle découverte, je consens volontiers qu'il soit tout entier pour la memoire de Langeloni, quoique je puisse protester sincerement que je n'ay eu connoissance de son Livre & de son opinion, que du temps après avoir achevé cet écrit, comme bien des gens le peuvent témoigner; & entr'autres celui qui m'a prêté cet Auteur Italien.

F I N.



